

Le Prix de l'Oxygène



Le Prix de l'Oxygène

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Soupir de Crédit	4
Chapitre 2 : L'Écharde de Métal	10
Chapitre 3 : Le Brûlis	14
Chapitre 4 : L'Ombre de Vance	18
Chapitre 5 : Les Apnéistes	21
Chapitre 6 : La Chair Révoltée	26
Chapitre 7 : Pression Négative	31
Chapitre 8 : Patient Zéro	35
Chapitre 9 : Le Dôme de Verre	39
Chapitre 10 : Trahison Chimique	44
Chapitre 11 : La Fuite des Alvéoles	52
Chapitre 12 : Guerre Sanitaire	57
Chapitre 13 : Le Secret du Mélange	60
Chapitre 14 : L'Appel du Vide	63
Chapitre 15 : Le Sanctuaire de Fer	69
Chapitre 16 : L'Ascension du Piston	74
Chapitre 17 : Face au Visionnaire	78
Chapitre 18 : L'Ultime Valve	83
Chapitre 19 : Le Grand Souffle	89
Chapitre 20 : L'Horizon de Soufre	93

Chapitre 1

Soupir de Crédit

Le sifflement était une insulte. Un dard cristallin enfoncé dans le bourdonnement des générateurs du secteur 4. Pour Elara, ce n'était pas de la musique ; c'était le bruit d'une fissure de trois millimètres dans le régulateur de Milla. Le bruit de la mort.

Elle essuya son front du revers de la main. Une traînée de graisse noire s'étala sur sa peau irritée. Ses doigts manipulaient une clé à impulsion dont la batterie agonisait. Autour d'elles, l'atelier exhalait un empyreume de métal chauffé et de moisissure synthétique.

— Ne bouge pas, Milla. Respire lentement. Économise.

Sa voix, étouffée par son masque « Recycleur-Gris », résonnait comme au fond d'un puits. Sur le lit de camp, sa petite sœur n'était qu'une silhouette frêle sous des couvertures de survie écaillées. Le visage de l'enfant était dévoré par un masque pédiatrique trop grand, maintenu par des sangles de cuir bricolées. Derrière la visière de polycarbonate rayée, les yeux de Milla étaient fixés sur le boîtier mural : le Compteur de Crédits-Air.

00:04:12.

Le chiffre rouge clignotait. Dans quatre minutes, la valve centrale se verrouillerait. Le Mélange A-7 cesserait de couler. Pour des poumons Ancrés comme les leurs, l'oxygène résiduel de l'atmosphère extérieure — cette soupe de gaz toxiques rongant les dômes — deviendrait un agent de combustion. Sans l'A-7, leurs alvéoles modifiées s'enflammeraient. Le Rejet. Une agonie de feu interne.

— Ça pique, El'... murmura Milla.

Un sifflement de valve suivit. Le filtre était saturé. Les cristaux de purification n'étaient plus qu'une bouillie grise. Elara jura. Elle n'avait pas de cartouche de rechange. Une pièce neuve coûtait trois semaines de labeur dans les conduits de la Zone Industrielle. Elle n'avait qu'un morceau de membrane récupéré sur un drone et son propre désespoir.

Elle força sur la vis de retenue. Le métal cria. Une bouffée de gaz A-7 s'échappa dans un *pschitt* violent. Une brume jaunâtre stagna au sol.

00:03:45.

— Je sais. Je change la membrane. Tiens bon.

Le goût de cuivre envahit la bouche d'Elara. Elle serra la clé jusqu'à s'en blanchir les jointures. Son tournevis dérapa, entaillant son pouce. Elle ne sentit pas la douleur, seulement la chaleur poisseuse du sang mêlé à la graisse. Ses yeux restaient rivés sur le cœur du respirateur, cette orfèvrerie mécanique servant de médiateur entre le corps et l'atmosphère mortelle.

— Elara... les chiffres...

00:02:10.

Le rythme de son cœur s'accéléra, animal en cage. Elle jeta un coup d'œil à son propre bracelet, le Link-Aetheris. Vide. Elle avait transféré ses dernières ressources pour maintenir Milla en vie pendant son tour d'usine. Un dernier tour de clé. Le sifflement s'arrêta. Un silence lourd retomba, troublé par la friture acoustique des turbines lointaines.

— Respire, Milla.

L'enfant prit une inspiration. Le masque émit un bruit de succion plus sourd. Mais le soulagement fut bref.

00:01:15.

L'alerte de fin de crédit retentit. Un bip strident, inhumain. Le son du capitalisme biologique arrivant à son terme. Aetheris ne faisait pas de crédit. On payait pour chaque seconde.

— Elara, j'ai peur.

— Ne bouge pas.

Elle se tourna vers un boîtier métallique déterré la veille dans les décharges du Transit. Un artefact lourd, marqué d'un symbole interdit : un arbre dont les racines s'entremêlaient avec des poumons. Un prototype. Elle ouvrit le panneau d'accès du compteur d'air. Les fils jaillirent comme des entrailles. L'alarme de sabotage commença à hurler. Le signal était déjà envoyé au Directeur Vance. Les Gardes-Flux ne tarderaient pas.

00:00:15.

— Allez... murmura-t-elle. Allez, espèce de tas de ferraille...

Le boîtier vibra. Une lumière verte, d'une pureté organique, irradiait des fentes de l'appareil. Le compteur d'air s'arrêta net.

00:00:02.

Le silence. Elara retint son souffle. Elle attendit le clic de la valve, la morsure caustique du Rejet. Rien. Au contraire, un soupir profond emplit la pièce. Les conduits chantaient une note basse, stable. Milla retira soudain son masque.

— Milla ! Non !

Elara se précipita, s'attendant au sang, à l'agonie. Mais l'enfant restait assise. Ses yeux étaient grands ouverts, limpides. Elle prit une inspiration totale.

— El' ... ça ne pique plus. C'est frais. Comme de l'eau.

Elara ôta son propre masque. La première inspiration fut une lacération froide. Un choc. Ses alvéoles modifiées hurlèrent. Le Sevrage. Elle tomba à genoux, les mains sur la poitrine. Un râle. Du verre dans la gorge. Puis, une clarté mentale sauvage. Le brouillard du Mélange A-7 se dissipait. Elle regarda ses mains. Elles ne tremblaient plus.

— On est en train de mourir ? demanda Milla.

— Non. On est en train de naître.

Elle saisit son sac d'outils. Dehors, des silhouettes massives en armures blanches se découpaient déjà contre les néons du secteur : les Régulateurs. Un drone de surveillance plongea vers leur hublot.

— On doit partir. Tout de suite.

Elles s'engagèrent dans les conduits de maintenance, là où les tuyaux se ramifiaient comme les artères d'un géant malade. Une explosion sourde retentit derrière elles. Une lumière bleue perça le brouillard. Une grenade à plasma atmosphérique. Vance

ne cherchait pas à capturer, il désinfectait.

— Par ici !

Une voix d'outre-tombe s'éleva d'un collecteur de fluides. Un homme apparut, enveloppé dans des loques, le visage caché par un masque de cuir où s'agitaient des pistons. Des tubes reliaient son torse à des sacs de culture d'algues lumineuses.

— Je suis Silas, dit l'homme dans un spasme de valve. J'ai aidé Vance à bâtir cette prison de gaz. Aujourd'hui, je vous donne la clé. Descendez !

Il désigna une trappe de service s'enfonçant vers les Fondations, là où la pression écrasait le gaz en sédiments.

— Ce que vous portez est un Épurateur, grésilla Silas. Une hérésie organique. Vance va saturer ce niveau de A-7 pur pour vous noyer dans le confort. Partez !

Le bruit des bottes se rapprochait. Un claquement sec : les valves de décharge s'ouvraient au-dessus d'eux. Un gaz vert émeraude, dense et huileux, commença à déferler. L'odeur du jasmin synthétique. L'odeur de la soumission. Elara sentit ses muscles se détendre malgré elle.

— Ne lutte pas contre la brûlure ! hurla Silas en saisissant les leviers de pression. L'oxygène forge les rois, le gaz crée des poupées !

Il tira sur les commandes. Le métal hurla. Silas ne bougea pas, ses mains soudées aux leviers pour bloquer les accès derrière elles.

— Mes poumons sont trop vieux pour la liberté, Elara. Emmène la petite. Apprends-lui à respirer sans crédit !

Elara chargea Milla sur son dos et sauta dans le boyau de maintenance. Elle sombra dans les ténèbres, serrant le Poumon Alchimique contre son cœur. Dans le sifflement du vent, elle n'entendait plus le compte à rebours de ses crédits. Elle entendait son propre sang.

Elle était l'architecte d'un nouveau désastre. Une inspiration profonde. Une érosion interne. Une déclaration de guerre.

Chapitre 2

L'Écharde de Métal

L'obscurité dans les entrailles du *Siddharta* n'était pas une absence de lumière, mais une substance. Une mélasse de suie et de vapeurs qui s'agglutinait contre la visière d'Elara. Ici, au cœur de la zone de décharge 42, l'air stagnait, saturé de particules de ferraille et du goût de cuivre brûlé propre au Mélange A-7.

Sa valve d'expiration rythmait le vide : *fshhh-clic*. Un métronome organique dans une carcasse morte. À son poignet, l'orange maladif du compteur de Crédit-Air : quarante-deux minutes. Assez pour trouver sa fortune. Suffisant pour s'asphyxier dans la rouille.

Ses doigts, protégés par des gants de cuir gras, parcouraient les parois du conduit de ventilation. Elle cherchait le Noyau, ce laboratoire clandestin qu'Aetheris n'avait jamais scellé. Un craquement résonna. De la poussière de fer tomba sur ses épaules. Elara se figea, retenant son souffle. Erreur. Immédiatement, une calcination moléculaire irradia dans sa poitrine. L'Ancrage. Son corps réclamait sa dose de poison breveté. Sur son réservoir, le logo *Copyright Aetheris* clignotait en rythme avec sa douleur. Si elle inhalait l'oxygène résiduel de l'épave sans filtre, ses alvéoles s'autodétruiraient. Elle força une inspiration lente, savourant l'amertume du gaz.

— Respire le profit, murmura-t-elle, la voix déformée par le résonateur. Ne respire pas la liberté.

Elle utilisa son scalpel thermique pour découper une plaque de jonction. Le métal gémit. Elle se glissa dans la cavité, sentant les parois froides presser ses côtes. Au bout du conduit, elle déboucha dans un sanctuaire de verre et de chrome. Là, sur un

piédestal, trônait l'objet. Une hérésie de cuivre et de chair : un boîtier de la taille d'une cage thoracique où des filaments de platine s'entremêlaient à des membranes translucides.

— Un Poumon Alchimique, souffla-t-elle.

Elle effleura le quartz. Sous la pression, une lueur bleutée parcourut les tissus. L'objet sembla respirer. Un soupir mécanique s'échappa des conduits. Soudain, un hurlement électronique déchira le silence.

La porte céda. Un fracas de métal contre le béton. Trois silhouettes. Des masses d'acier mat et d'optiques rouges.

— Citoyen 749-B, émit le drone d'une voix synthétique. Vous détenez une Propriété Souveraine d'Aetheris. Déposez l'objet.

— Meurs en circuit fermé, tas de boulons, gronda Elara.

Elle arracha le dispositif de son socle dans une gerbe d'étincelles. Le drone ouvrit le feu. Des fléchettes à haute tension s'écrasèrent contre les consoles. Elara surgit de sa cachette, sa clé à impulsion pivotant dans un arc de rage. Le choc broya le châssis de la machine, qui s'éteignit dans un cri de circuits morts. Mais au loin, d'autres battements de pales approchaient.

Elle se jeta dans le conduit, le sac pesant sur ses épaules. La sueur brûlait ses yeux.

— Ne panique pas. Si tu paniques, tu consommes. Si tu consommes, tu meurs.

Elle atteignit la brèche de la coque et s'élança dans le vide. Le choc lui coupa le souffle. Elle resta immobile dans la poussière acide, sentant le A-7 devenir rance. Sa cartouche était presque vide. Vingt minutes. Elle se releva, serrant le trésor contre

elle, et s'enfonça dans le labyrinthe des Bas-Débits.

L'atelier sentait le solvant et la peur. Elara referma les verrous et s'effondra. Elle arracha son masque, ignorant la douleur des fixations qui griffaient ses tempes, pour se connecter au réservoir mural. Le gaz l'envahit. Sa vision redevint nette. Elle posa le Poumon sur sa table de travail. Sous la lampe, les membranes roses palpitaient, s'adaptant à l'atmosphère.

Elle ne perdit pas de temps. Derrière le rideau de plastique, Mina luttait pour chaque souffle, ses poumons n'étant plus que des sacs de cuir cicatrisé. Elara commença la greffe mécanique. Elle sectionna les tubes, connecta les valves, reprogramma les puces. C'était une chirurgie de l'ombre.

— Qu'est-ce que tu es ? murmura-t-elle au dispositif. Une machine à sevrage ou un instrument de torture ?

Le sevrage commença. Elle connecta le tube au masque de Mina et pressa le déclencheur. Un sifflement cristallin remplit la pièce. L'odeur frappa Elara : une odeur de glace et de néant fertile. L'oxygène pur.

Mina se cambra sur son matelas. Ses yeux se dilatèrent, injectés de sang. Elle chercha sa gorge, prise dans une agonie indicible. C'était le prix. Le corps rejetait la liberté comme un acide. Elara maintenait la petite fille, les larmes coulant dans la suie de son visage.

— Tiens bon, Mina... respire...

Soudain, le corps de la petite fille se relâcha. Sa respiration, jusqu'ici hachée, devint profonde. Silencieuse. Le rose de la vie revenait sur ses joues, chassant le bleu du Sous-Flux.

Sur l'établi, le terminal s'alluma d'un rouge sang : *DISCORDANCE
ATMOSPHERIQUE DÉTECTÉE. TRANSMISSION DES COORDONNÉES...*

Le Poumon était un mouchard. Au loin, le hurlement des sirènes de la garde prétorienne déchira la nuit. Elara ramassa sa clé à molette, se postant devant la porte. Elle sentit l'air pur picoter ses propres poumons, une douleur qu'elle acceptait désormais comme une alliée. L'acier de la porte commença à chauffer sous un rayon de découpe.

Elle n'était plus une mécanicienne. Elle était l'hôte d'une contagion. Elle imagina la peur d'Arise Vance là-haut, dans ses dômes parfumés. Car ce qu'elle protégeait, ce n'était pas une machine, c'était la preuve que l'humanité pouvait survivre à son remède.

La porte explosa. Elara prit une inspiration de cristal et s'élança dans le brasier. Le chapitre de la soumission était clos. Celui de la révolution venait de s'ouvrir.

Chapitre 3

Le Brûlis

L'obscurité de l'atelier coulait comme un lubrifiant usé, un agrégat de vapeurs lourdes et de poussière ferreuse qui captait les reflets d'un néon agonisant. Ici, dans les entrailles de la Zone 4, l'air avait le goût du sang de la terre : un mélange âcre de soufre, de sueur rance et de gaz synthétique A-7, cette béquille chimique qui maintenait les poumons ouverts.

Elara était assise devant son établi, le dos voûté par une fatigue cristallisée dans ses vertèbres. Ses mains portaient le deuil permanent des machines qu'elle soignait, la graisse noire incrustée jusque sous les ongles. Le silence n'existait pas ; le monde des Bas-Débits était un vacarme de soupapes et de cliquetis saccadés. Sur son poignet, le compteur-air émettait son battement monotone. *Tic. Tic. Tic.* Chaque seconde était un crédit débité du compte d'Aetheris. Respirer était une dette. Vivre était un emprunt à taux usuraire.

Sur l'écran grésillant d'un vieux terminal, l'effigie d'Aris Vance apparut brièvement. Le visage lisse, presque irréel, du Directeur de la Corporation contrastait avec la crasse des murs. « Aetheris vous offre le souffle, Aetheris vous offre l'avenir », clamait une voix synthétique avant qu'une chute de tension ne réduise l'image à une ligne blanche.

Devant Elara reposait l'Anomalie : le Poumon Alchimique.

Ce dispositif, extrait d'une épave de transporteur d'élite, était une pièce d'orfèvrerie interdite. Un assemblage de tubulures de cuivre nanostructuré et de catalyseurs organiques dont le liquide ambré circulait comme dans un système veineux. Ce

n'était pas une machine, c'était une hérésie. Elle jeta un regard vers le fond de la pièce, là où un rideau de plastique opaque protégeait le sommeil de sa sœur. Les alvéoles de Miri, atrophiées par une malfaçon de l'Ancrage, réclamaient une pureté de mélange que leurs crédits ne pouvaient plus acheter. Miri se noyait dans le gaz de survie que la Corporation leur vendait.

« Pardon, Miri », murmura Elara.

Elle saisit le masque de cuir et de métal. L'Ancrage génétique imposé en 2142 avait transformé l'humanité en une collection de toxicomanes biologiques : une simple bouffée d'air pur suffisait désormais à enflammer les poumons de l'intérieur. Le Sevrage était un suicide.

Elle desserra les valves de son propre respirateur. L'odeur de l'A-7, ce parfum de plastique brûlé et de menthol, s'évapora. Immédiatement, le vide l'agressa. Ses poumons se contractèrent, une ventouse invisible lui aspirant l'âme. Ses doigts cherchèrent aveuglément le dispositif de cuivre. Elle l'appliqua sur son visage, actionna le levier et inspira.

L'oxygène ne l'invita pas à vivre ; il la somma de brûler.

Ce fut une exécution. L'air pénétra dans ses bronches comme du plomb fondu. Elara se cambra violemment, ses articulations blanchissant contre l'établi. À l'intérieur de sa poitrine, une conflagration physique se déclara. Les récepteurs modifiés par Aetheris identifiaient l'oxygène pur comme un poison acide. Ses poumons étaient devenus un champ de bataille de verre pilé. Elle tomba de son tabouret, les genoux percutant le sol de métal, incapable de hurler alors que sa glotte se verrouillait dans un spasme.

Respire, Elara. Respire ou meurs.

C'était une agonie divine. Elle sentait ses tissus se calciner, puis, sous l'action du

catalyseur ambré, se reconstruire dans la douleur. Une légèreté toxique l’envahit, le genre de vertige qui précède les chutes ou les envols. Sa vision, autrefois embrumée par le gaz A-7, se fragmenta en éclats de haute définition. Elle voyait soudain la texture de la rouille, les nuances irisées de l’huile, la réalité brute d’un monde sans voile.

Elle se redressa avec une lenteur de spectre. Le brûlis était toujours là, une cicatrice béante au fond de sa poitrine, mais la panique avait disparu. Elle ne se noyait plus ; elle flottait sur un océan de feu. Elle comprit alors le secret de Vance : un humain capable de respirer l’air du monde ne voit plus un dôme protecteur, il voit un couvercle.

Le compteur-air à son poignet finit par s’éteindre, sa batterie épuisée par les alertes de décès imminent. Elara ne s’en soucia pas. Elle n’appartenait plus au compte d’Aetheris. Elle s’approcha du lit de sa sœur. Miri était pâle, ses lèvres bleutées par l’hypoxie chronique. Le respirateur à côté d’elle produisait un bruit de soufflet fatigué.

Elara saisit ses outils de précision. Elle ne répara pas l’inhalateur de Miri ; elle le subvertit. Elle y intégra une chambre de mélange artisanale, dérivée du Poumon Alchimique. Ce ne serait pas un sevrage brutal, mais une dilution lente, une éducation à la douleur. Elle devait infliger ce calvaire à l’être qu’elle aimait le plus pour lui rendre son humanité. C’était le seul chemin.

Elle tendit l’appareil modifié à l’enfant qui s’éveillait. Mia prit une inspiration, écarquilla les yeux et toussa. Une pointe de rose, une couleur interdite, apparut sur ses pommettes.

« Ça pique, Elara », chuchota la petite. « Mais j’ai l’impression d’être... réveillée. »

Elara caressa les cheveux de sa sœur, son regard fixé sur la ligne d’horizon

industrielle. Elle n'était plus une mécanicienne. Elle était l'architecte d'une épidémie. Le Brûlis ne faisait que commencer, et avant la fin, elle s'en fit le serment, tout Aetheris sentirait la chaleur des flammes qui dévoraient sa poitrine. Elle ferma les yeux et, dans l'enfer blanc de l'oxygène, elle vit enfin le ciel tel qu'il devait être : bleu, infini, et terriblement sauvage.

Chapitre 4

L'Ombre de Vance

Un bourdonnement de basse fréquence tissait le silence du Sanctuaire, un murmure de transformateurs et de valves thermostatiques qui n'était autre que le chant des turbines d'Aetheris. Ici, sous le Dôme de l'Olympe, l'air n'était plus un mélange gazeux ; c'était une œuvre d'art brevetée, une architecture moléculaire où chaque inspiration était un acte de propriété. Le Directeur Aris Vance, les mains jointes au creux des reins, contemplait le linceul de soufre en suspension qui étouffait le monde d'en bas. À cette altitude, le Mélange A-7 diffusait ses notes de pin synthétique et d'ozone artificiel, parodie d'un printemps que les archives holographiques étaient seules à se rappeler.

— Monsieur le Directeur.

La voix d'Hestia, neutre comme un scalpel, déchira la ouate du silence. Sur la paroi opalescente, un tracé biométrique vira au rouge pulsant.

— Rapport, ordonna Vance sans quitter des yeux l'abîme ocre.

— Anomalie critique, Secteur 4, Sous-niveau Gamma. Sujet Elara 04-992. Sa saturation en A-7 s'effondre. Selon les constantes de l'Ancrage, le sujet devrait être en phase de combustion alvéolaire. Pourtant, le rythme cardiaque se maintient à 110 battements par minute. Elle transmute l'oxygène sauvage.

Vance se tourna enfin. Ses yeux, gris comme l'acier des turbines, se fixèrent sur l'hérésie biologique qui s'affichait à l'écran. Une courbe de vie ne chutait pas ainsi sans provoquer une nécrose immédiate des tissus modifiés. L'agression de la pureté,

cette morsure de l'air libre qui saturait encore l'atmosphère extérieure, aurait dû agir comme un étau cristallin sur ses poumons, provoquant une inflammation si violente que les victimes mouraient en hurlant, la poitrine dévorée par leur propre métabolisme.

— Elle ne brûle pas ? murmura-t-il, s'approchant de la console. Pourquoi ne brûle-t-elle pas ?

— Le sujet semble traiter l'oxygène résiduel au lieu de succomber à l'oxydation, répondit l'IA. Une manœuvre manuelle de dérivation a été détectée sur le conduit 88-B.

Vance observa le portrait qui s'affichait : un visage marqué par la sueur et la graisse de moteur, des yeux cherchant une faille dans le système. Ce n'était pas le visage d'une terroriste, mais celui d'un rouage qui refusait soudain de tourner. Et un rouage qui s'arrête menace l'intégrité de toute l'horlogerie. Pour Vance, l'Ancre n'était pas une entrave, c'était l'ultime étape de l'évolution : l'homme devenant une propriété intellectuelle pour assurer sa propre survie. On ne se révolte pas contre son fournisseur d'air. On ne mord pas la main qui tient le masque.

— Ce n'est pas une défaillance technique, Hestia. C'est une sédition organique.

Dans les entrailles du Secteur 4, l'air avait le goût du sang et de la poussière électrostatique. Elara était prostrée contre une canalisation, son corps n'étant plus qu'un cri muet. Chaque inspiration était une épreuve de force. L'oxygène pur s'engouffrait dans ses bronches comme une traînée de plomb fondu, déchirant les parois cellulaires façonnées pour le gaz de synthèse. Elle sentait ses alvéoles se crispier, se dessécher, prêtes à s'enflammer.

Elle pressa le châssis de cuivre du Poumon Alchimique contre sa poitrine. L'appareil grognait, ses valves de laiton grinçant sous l'effort pour filtrer le poison cristallin.

Milligramme par milligramme, elle forçait son sang à réapprendre la liberté.

— Monsieur, intervint Hestia, le Directeur de la Sécurité signale une agitation dans les Bas-Débits.

Un sourire fin, presque imperceptible, étira les lèvres de Vance.

— L'agitation demande de l'énergie, Hestia. Et l'énergie demande de l'oxygène. Réduisez leur débit de 15 %. Ils seront trop occupés à chercher leur souffle pour penser à la rébellion. La peur est un excellent stabilisateur atmosphérique.

Il s'installa derrière son bureau en polymère sombre. Chaque inspiration qu'il prenait était un miracle de technologie, fluide et sans douleur. Pour lui, l'état naturel était une maladie que la civilisation avait enfin éradiquée. Il se leva et s'approcha d'une petite vitrine scellée dans le mur. À l'intérieur, sous une cloche de verre sous vide, reposait un objet anachronique : une rose séchée dont les pétales étaient devenus gris avec le temps.

— Vous voyez, Hestia, cette fleur est morte parce qu'elle n'a pas pu s'adapter au monde que nous avons créé. L'homme, lui, a choisi de muter. Cette Elara... elle essaie de redevenir une fleur. Elle essaie de retourner dans un jardin qui n'existe plus.

Il caressa du doigt la surface froide du verre, ses yeux fixés sur le point rouge qui continuait de clignoter sur la carte, tel un cœur étranger battant au milieu d'un corps qu'il ne reconnaissait plus.

— Elle ne se rend pas compte qu'en cherchant la liberté, elle ne fait qu'inviter le feu dans ses veines.

Chapitre 5

Les Apnéistes

L'obscurité dans les Bas-Débits était une mélasse striée par les spasmes des néons et le rougeoiement des incinérateurs. Dans les entrailles du Secteur 4, là où les canalisations d'Aetheris transpiraient une condensation jaunâtre, l'air avait une densité de plomb, une masse physique. Ce n'était pas seulement le gaz A-7 ; c'était le poids des dettes et cette peur sourde, nichée au creux des diaphragmes, que le prochain crédit-air ne soit pas validé à temps.

Elara s'enfonça plus profondément dans la « Gueule du Rat », un dédale de coursives métalliques où l'odeur de la rouille se mariait à celle, écœurante et sucrée, du mélange recyclé. Sa main droite serrait la poignée de sa sacoche. À l'intérieur, l'objet semblait pulser. Elle s'arrêta devant une porte de sas dont les charnières criaient leur agonie à chaque vibration du sol. Elle pressa un code sur un pavé numérique dont les chiffres étaient effacés par l'usure. Le sas s'ouvrit dans un sifflement de pneumatiques fatigués.

L'atelier de Kael était un sanctuaire de métal froid et de vapeurs chimiques. Sous la lumière crue d'une lampe chirurgicale suspendue par des fils dénudés, l'ombre de l'appareil se projetait au mur, squelettique, thorax de cuivre décharné. La Gorgone. Trois silhouettes l'attendaient : Kael, le visage labouré par les acides ; Jace, un gamin voûté par le poids des bouteilles de gaz ; et le vieux Silas, dont le respirateur externe, un modèle obsolète, produisait un cliquetis rythmique de fin imminente.

— Tu es en retard, Elara, grinça Kael d'une voix érodée par le A-7, un frottement de gravier au fond de la gorge.

Elara ne répondit pas. Elle posa sa sacoche sur l'établi central. Sa respiration était saccadée. Elle ajusta la molette de son masque, sentant la bouffée tiède et synthétique de l'A-7 l'envahir, apportant un soulagement immédiat, presque honteux. Elle délia les sangles. La Gorgone apparut, captant la lumière crue de l'atelier. C'était une pièce d'orfèvrerie macabre, un assemblage complexe de membranes osmotiques, de chambres de décompression et de tubulures en alliage léger. Au centre, une fiole de liquide bleuté scintillait, contenant une lueur captive.

— C'est un convertisseur d'état, dit-elle enfin. C'est ce qui nous permettra de ne plus dépendre de leurs foutus réservoirs.

Silas laissa échapper un rire qui se termina en une quinte de toux rauque.

— Tu parles de blasphème, petite. Nos corps ont été réécrits. Le sang réclame le poison comme une mère réclame son enfant. Tu veux nous faire respirer ce qui nous tue ?

— Ce qui nous tue, Silas, c'est le crédit-air. La liberté ne se donne pas, elle s'arrache au prix d'un incendie dans les poumons. Ce poumon alchimique réalise un sevrage actif. Il filtre l'A-7 restant dans le sang et réapprend au tissu pulmonaire à traiter l'air pur par micro-doses.

Kael se pencha sur le prototype, une loupe de précision à l'œil. Ses mains hésitaient devant les canules et les shunts.

— C'est de la technologie de Haut-Flux. Si la chambre de décompression lâche, l'oxygène transforme tes alvéoles en fournaies. J'ai vu des techniciens devenir des torches humaines de l'intérieur en moins de trois secondes.

— Je sais, admit Elara. C'est pour ça que je suis ici. On va démonter ce prototype, comprendre chaque soudure. On va le simplifier pour qu'il soit reproductible avec nos déchets industriels. Et on va commencer le sevrage.

Jace recula d'un pas, ses yeux écarquillés par la terreur.

— Le sevrage... les histoires disent que c'est comme si on t'arrachait les poumons avec des pinces rouillées.

— La liberté a un prix, Jace. Pour la première fois de l'histoire, ce prix n'est pas en crédits. Il est en souffrance physique. Mais une fois que tes poumons sont lavés... tu peux sortir. Sans masque.

Le travail commença dans un silence de cathédrale. Les heures s'écoulèrent, marquées par le balancement des ombres. La sueur et l'huile finirent par se mélanger, créant une pellicule glissante sur leurs mains. Vers l'aube, Elara posa l'injecteur final sur le châssis. La Gorgone était terminée, fœtus mécanique d'un amas de verre et de cuivre.

— Il faut le tester, dit Kael, la voix blanche de fatigue.

— Je le fais, dit Elara. Je serai l'Apnéiste Zéro.

— Non, intervint Silas. Mes poumons sont déjà foutus. Si ça me brûle, ça ne fera que terminer ce que Vance a commencé il y a vingt ans.

Elara fixa les canules sur les valves du masque de Silas. Ses mains tremblaient alors qu'elle manipulait les raccords rapides. Elle posa sa main sur la vanne de cuivre. Elle tourna. Un cliquetis sec retentit, suivi d'un sifflement nouveau, cristallin et tranchant. Dans le cœur de verre, le liquide bleu se transforma en une vapeur argentée qui s'engouffra dans les tubulures.

Sursaut. Les doigts de Silas broient le métal de l'établi. Sous la visière : des yeux injectés de sang, une panique blanche. Son corps se cambre. Sa cage thoracique se soulève dans des spasmes désordonnés. Il ressemble à un poisson hors de l'eau, luttant contre un élément qui aurait dû être sa vie mais qui est devenu sa torture.

— La température monte ! cria Kael. Quarante-cinq degrés ! On va le cuire !

— Attends ! rugit Elara. Attends ! C'est le pic de sevrage !

Silas lâcha un cri de douleur pur, un son déchirant qui traversa les filtres de son masque. Il s'effondra à genoux, agrippant son torse. De la buée épaisse, presque opaque, recouvrit instantanément sa visière. Soudain, le sifflement changea de ton. Il devint plus doux, presque musical. Le tourbillon dans le cœur de verre se calma. Les tremblements de Silas s'apaisèrent. Sa respiration se stabilisa en un rythme long, profond, surnaturel.

Lentement, Silas leva une main et détacha les lanières de son masque. Le cuir grinça.

— Silas, non ! commença Kael.

Le vieil homme ne s'arrêta pas. Il retira le masque. Dans cette atmosphère saturée de poison, il aurait dû s'effondrer. Mais il inspira. Un son plein, sans râle. Une inspiration pure. Il ouvrit les yeux. Ils étaient clairs, lavés de la brume rouge. Une larme traça un sillage propre à travers la suie sur sa joue.

— C'est froid, murmura-t-il. Sa voix était transformée, dépouillée de son érosion minérale. C'est comme si je buvais de la lumière. Le poids sur ma poitrine... il est parti. Elara... je respire.

Elara ne souriait pas. Elle regardait le manomètre de la Gorgone. Le catalyseur avait été consommé à quinze pour cent.

— Ce n'est que le début. Silas, tu es le premier. Mais le A-7 est encore dans ton sang. Tu dois rester branché douze heures pour que la conversion cellulaire soit complète.

Elle se tourna vers les autres, son regard redevenu dur.

— On a une preuve. Ça marche. Mais on a aussi une cible sur le dos. Dès que Silas

sortira d'ici, il sera une anomalie biologique. Une zone de pureté ambulante. Kael, Jace... préparez les autres kits. On vient de déclarer la guerre à la chimie. Et la chimie ne nous pardonnera pas.

Dehors, le vent industriel hurlait entre les dômes, emportant les effluves du A-7. Mais dans cet atelier clandestin, une petite étincelle d'oxygène s'apprêtait à incendier leur monde. Elara regarda ses mains sales. Elles étaient les mains d'une architecte. Celle d'une nouvelle espèce humaine qui, au prix d'une agonie sans nom, choisirait de ne plus jamais demander la permission de respirer.

L'obscurité de la Gueule du Rat sembla, pour la première fois, moins oppressante. Car au milieu des miasmes et de la rouille, l'odeur du cuivre chauffé et de l'ozone commençait à flotter, parfum d'une liberté qui n'avait pas encore de nom, mais qui avait déjà un prix : la douleur de redevenir humain.

Chapitre 6

La Chair Révoltée

Dans la Zone-4, l'obscurité se mangeait. Elle avait le goût de l'ozone et de la graisse figée, une masse poisseuse qui pesait sur les visages comme un linceul humide. Sous la voûte de béton suintante, la cellule de résistants s'agglutinait autour du Poumon Alchimique. L'enchevêtrement de tubes de cuivre oxydés et de processeurs pillés à la morgue d'Aetheris pulsait d'une lueur ambrée, projetant des ombres saccadées sur les traits creusés par l'hypoxie.

Silas occupait le centre du cercle, étendu sur une table de soudure. Homme de métal et de cicatrices, l'ancien foreur des mines de surface luttait contre sa propre cage thoracique. Sa respiration, râle métallique erratique, servait de métronome à l'angoisse collective. Elara surplombait le corps, les mains noires de cambouis jusqu'aux poignets. Ses doigts effleuraient la valve de jonction, l'interface blasphématoire soudée directement sur la trachée de Silas. Dans le tube de polymère stagnait encore le Mélange A-7, cette vapeur bleue-nuit à la douceur écœurante qui servait de laisse moléculaire.

— Prêt ?

Le murmure d'Elara gratta l'air comme du papier de verre. Silas hocha la tête, ses yeux injectés de sang rivés au plafond de béton. Le sevrage n'était pas une libération, mais une exécution lente que l'on espérait rater. Elara posa ses doigts sur le cadran de laiton du Filtre Séditieux. L'appareil devait accomplir l'impossible : extraire le poison protecteur d'Aetheris pour réintroduire, molécule par molécule, l'oxygène pur. Ce mot, dans leur monde, signifiait le suicide par combustion. Pour l'homme Ancré, l'air pur agissait comme un acide universel.

— Je commence l'appauvrissement.

Elle tourna le cadran d'un millimètre. La stridulation de la machine changea de ton, devenant aiguë, presque insoutenable. Dans le tube, la vapeur bleue pâlit, se diluant dans une transparence cristalline.

Le corps de Silas se brisa d'un coup. Un spasme électrique lui arqua le dos, le métal de la table hurlant sous le poids de sa colonne tendue à rompre. Son sang, modifié pour ne transporter que les complexes carbonés de la Corporation, entra en insurrection.

— Respire, Silas. Ne lutte pas contre le vide.

L'ordre d'Elara était une insulte à la biologie. Le visage de Silas devint livide. Une sécrétion huileuse, chargée de toxines rejetées par ses pores en panique, perla sur son front. Sous sa peau, les veines battaient comme des vers piégés. Le Mélange l'abandonnait, et avec lui, la protection chimique qui empêchait ses alvéoles de s'enflammer. Une odeur de fer et de viande brûlée satura la pièce.

— Ça brûle... Elara... la gorge... c'est du verre pilé...

Elle ne recula pas, sa joue presque contre la sienne, sentant la chaleur irréaliste qui se dégageait des chairs. Le filtre de quartz virait au rouge sombre, saturé par les résidus de l'Ancre que'il extrayait des poumons.

— C'est la chair qui se souvient, Silas. Tes poumons croient qu'ils meurent parce qu'ils ont oublié comment vivre. Sois la cendre, pas le bois.

L'agonie s'accéléra. Un spasme. Le craquement d'une côte. Le silence. Sur le moniteur de fortune, la courbe dessinait une calligraphie de la douleur. L'oxygène

s'engouffrait dans les bronches comme du plomb fondu. Ses alvéoles hurlaient sous le contact corrosif de la nature. Miri, dans l'ombre, détourna les yeux en pressant son propre masque. Ils voyaient leur avenir sur cette table. Révolution de membranes et de synapses, l'insurrection n'avait plus besoin de drapeaux.

Silas fut pris de convulsions si violentes qu'Elara dut peser de tout son corps sur ses épaules. Il cracha un mucus noirâtre, déchet synthétique expulsé en un ultime réflexe de rejet. L'effluve de plastique brûlé devint insoutenable.

— Il sature ! hurla Kael. Coupe le flux ! Ses poumons vont se nécroser !

— Non ! Si on s'arrête, il ne respirera plus jamais rien. On finit le cycle.

Elle augmenta la pression. Le Filtre Séditieux vibra, ses valves crachant des jets de vapeur brûlante. La buée recouvrait les lunettes d'Elara, l'isolant dans un monde de souffrance partagée. Soudain, la transformation changea de nature. La douleur de Silas atteignit une extase agonisante. Ses yeux cessèrent de rouler pour se fixer, immenses. Ses membres se détendirent dans une reddition totale de l'organisme.

Le silence retomba, troublé par le seul cliquetis du refroidissement. Silas ne bougeait plus. Sa poitrine s'abaissait avec une lenteur effrayante, mais le chuintement mécanique avait disparu. Elara approcha son oreille de la bouche de l'homme. Ce qu'elle entendit n'était pas le râle chimique des Bas-Débits, ce son de membrane plastique qui claque. C'était un son pur. Profond. Le souffle d'un animal dans une forêt ancienne.

Elle déconnecta l'interface et referma la valve cutanée d'une agrafe chirurgicale. Silas ouvrit les yeux. Deux braises d'acier consumaient ses orbites, limpides, d'une clarté terrifiante. Il essaya de parler, mais seul un souffle passa ses lèvres. Il tâtonna sa peau, découvrant son propre corps.

— Comment... est-ce possible ?

— Tu es sevré. Tu es le premier homme libre de cette planète, Silas. Et la liberté est une agonie.

Elara se laissa tomber sur un tabouret, vidée. Elle venait de commettre un crime contre l'espèce définie par Aris Vance. Elle venait de créer un mutant. Kael et Miri s'approchèrent, n'osant pas toucher ce dieu lépreux qui respirait l'air de la cave sans masque, sans bouteille, sans crédit-air.

Silas se redressa. Une dignité nouvelle redressait ses épaules. Il prit une inspiration qui fit gonfler sa poitrine comme jamais aucun d'eux ne l'avait vu faire.

— Ça ne siffle plus. Le bruit constant du gaz est parti. Il n'y a plus que le silence.

Elara se leva, le regard froid. Elle n'était plus la mécanicienne réparant des filtres pour quelques crédits. Elle était l'Architecte d'une humanité qui allait passer par le feu pour retrouver son essence.

— Qui est le suivant ?

Kael fit un pas en arrière. Miri, elle, fixait le sang noir sur la table et les cicatrices de la machine. Mais elle voyait surtout le visage nu de son compagnon, exposé à la dureté du monde.

— C'est ça, la fraternité, reprit Elara. Ce n'est pas partager le gaz. C'est partager la douleur de s'en passer. Vance nous a ancrés. Je vous propose de vous déraciner. Vous allez me haïr. Vos poumons brûleront. Mais à la fin, vous n'appartiendrez plus à personne.

— Moi, dit enfin Miri. Je suis la suivante.

Elara hocha la tête sans sourire. Elle commença à gratter le résidu bleuâtre du filtre avec un scalpel. Chaque geste était chirurgical. Elle savait que chaque homme libéré devenait une signature biologique que les scanners d'Aetheris détecteraient bientôt. Ils devenaient des phares dans l'obscurité.

Elle jeta un dernier regard à Silas. Il se tenait debout, seul, respirant l'invisible avec une ferveur de dévot. Il était le premier. Bientôt, ils seraient une armée de brûlés marchant contre ceux qui leur avaient vendu leur propre souffle.

— Prépare la table, Kael. Le mélange A-7 dans cette pièce commence à me donner mal à la tête.

Le chapitre de l'obéissance était clos. Celui de la chair révoltée s'ouvrait dans le sang et la sueur, sous les battements de cœur d'une humanité redécouvrant enfin le prix de l'air pur.

Chapitre 7

Pression Négative

Le sifflement n'était plus une rumeur. C'était un hurlement de métal supplicié déchirant la Cache 42. L'obscurité lui collait à la peau comme du goudron. Sous ses bottes, la grille de fer vibrait, corrodée par des décennies de retombées acides. Elara serra la clé à impulsion. Ses phalanges blanchissaient sous la crasse huileuse.

— Ils augmentent la charge, murmura-t-elle.

Le son mourut dans son masque. Cet appendice de verre et de polymère était devenu son seul visage. À l'intérieur, la buée brouillait tout. Une condensation tiède. De la sueur aux tempes. À travers les lentilles rayées, elle fixa le terminal de diagnostic. L'interface Aetheris défilait. Des graphiques de consommation de gaz grimpaient en flèche. En dessous, les courbes de survie s'effondraient. Vance ne voyait pas de citoyens. Il voyait des unités de flux. Une espèce stabilisée par la dépendance. Pour lui, l'oxygène était une maladie médiévale. Il injectait le remède.

L'odeur satura l'air : cannelle synthétique et ozone. Le parfum de l'esclavage. Une douceur chimique pour masquer la toxicité des solvants.

— Miri... reste au centre.

Sa petite sœur ne répondit pas. Elle était connectée au Poumon Alchimique. Une machine cauchemardesque. Tubes de verre. Filtres à charbon. Fragile comme une fiole sous pression. Miri luttait. Son corps minuscule était secoué de spasmes. Une odeur de soufre et de menthol s'échappait des soupapes. Si le Mélange A-7 forçait l'entrée de ses alvéoles maintenant, la combustion serait instantanée. Ses poumons

deviendraient des cendres froides.

Elara atteignit la Valve de Dérivation 09. De la fonte brute. Pas de capteurs. Pas de puces. Juste de la friction. Le métal était brûlant. Son cœur cognait contre sa poitrine comme un piston désaxé. Une montée de pression qu'aucune soupape ne pouvait évacuer.

Elle pesa de tout son corps. Rien. La rouille soudait les filets. Dans le conduit, le grondement devint baryton.

— Allez.

Elle utilisa une barre de fer. Levier de fortune. Elle poussa. Les muscles de ses cuisses tremblèrent. Ses poumons brûlaient. Son corps réclamait le poison avec l'insistance d'un amant éconduit.

Crac.

Un millimètre. La rouille céda. Elle poussa encore. Une bielle de fer lancée contre le chrome. Le volant tourna brusquement. Un jet de vapeur l'aveugla. Le sifflement changea de ton. Elle isolait la cellule. Elle créait un vide.

Elle s'arrêta en butée. Haletante. Le Poumon Alchimique de Miri se stabilisa. Un battement de cœur mécanique. Mais le calme était un leurre. En détournant le flux, elle avait allumé une alerte sur les écrans des Hauts-Flux.

Un choc sourd retentit contre la porte blindée. Pas le code des Sevrés. Un martèlement erratique.

— Elara... aide-moi...

Kael. Le coursier. Sa voix filtrait à travers le métal, hachée par l'asphyxie.

— Je ne peux plus... l'air est trop épais... ça brûle...

Elara se figea. Sa main descendit vers son pistolet à clous. Le manomètre extérieur indiquait quatorze bars. Si elle ouvrait, l'appel d'air aspirerait le gaz lourd. Miri mourrait.

— Je ne peux pas ouvrir, Kael. On meurt tous si j'ouvre.

Un bruit de glissement. Le corps de Kael s'affaissa contre le panneau. Une main grifa la lucarne, laissant des traînées de sueur sur le givre qui commençait à se former. Le gaz, en se décompressant derrière la paroi, gelait le métal. Kael devenait une ombre de glace.

Soudain, le plafond explosa.

Une Arachné. Machine de chrome et d'optiques rouges. Elle tomba dans un fracas de débris. Pas de sommation. Pas de pitié. Elle projeta un câble de capture.

Elara chargea. Pas de technique. Juste de l'inertie. Elle passa sous le canon. Sa clé à chocs percuta l'articulation du drone. Le servomoteur hurla. Elle utilisa son scalpel laser. Elle ne chercha pas les circuits. Elle trancha le conduit d'alimentation du drone. L'oxygène purifié de la cache s'engouffra dans la machine.

Le contact fut violent. Une flamme bleue enveloppa l'Arachné. Les circuits grillaient. Le drone s'effondra, secoué par des courts-circuits.

— Miri, maintenant !

Elle saisit la main de sa sœur. La petite fille se leva. Ses poumons neufs traitaient l'air

avec une efficacité terrifiante. Elle ne toussait plus. Elle respirait.

Elara arracha son propre masque.

La douleur fut une invasion de verre pilé. Ses alvéoles se révoltèrent. Son sang bouillit. Elle tomba à genoux, le visage inondé de larmes. Le monde vira au rouge. Chaque inspiration était une conquête sanglante. Elle sentait les membranes de l'Ancre se consumer. Le verrou biologique sautait.

Elle se redressa. Ses poumons hurlaient, mais le feu devenait une chaleur sourde. Une force brute. Elle regarda la porte blindée, là où le cadavre de Kael servait de scellé. Elle regarda les conduits éventrés.

Elle était vivante. Elle ne demandait plus la permission. Elle prenait.

Chapitre 8

Patient Zéro

L'obscurité dans l'atelier d'Elara n'était jamais totale ; elle était une superposition de strates gazeuses où la lumière des néons agonisants se dissolvait avant d'atteindre le sol. Sous la voûte de béton suintant des Bas-Débits, le monde respirait dans un stridor mécanique. C'était un concert de pistons fatigués, de soupapes crachotant des exhalaisons carbonées et de filtres dont les membranes émettaient un sifflement de gorge tranchée.

Elara était agenouillée sur le métal grillagé, ses doigts marqués par la mécanique sauvage serrant une clé à douille. Face à elle, Marek n'était plus qu'une carcasse. Ancien lamineur, il était le Patient Zéro, celui par qui le sacrilège avait commencé. Il était branché au Poumon Alchimique, une monstruosité de cuivre et de verre exhumée des entrailles de la cité. À l'intérieur des tubes de quartz, un liquide bleuâtre bouillonnait, extrayant molécule par molécule l'impureté originelle : l'oxygène.

— Tiens bon, Marek. Ne lutte pas contre le spasme, murmura Elara.

Sa voix était érodée par la poussière industrielle. Marek ne répondit pas. Son corps était secoué par des tremblements qui faisaient cliqueter ses articulations. Pour lui, chaque inspiration était une trahison biologique. Ses alvéoles, forgées par le brevet Aetheris, rejetaient la pureté comme un corps étranger. C'était la Combustion Interne, ce grand croque-mitaine des manuels scolaires : l'oxygène était un incendie invisible, un acide gazeux dévorant les égarés.

Soudain, le mur de tôle se mit à vibrer. Au plafond, les haut-parleurs de la Corporation s'éveillèrent avec un larsen qui déchira le sifflement des ventilateurs.

« Citoyens des Secteurs Inférieurs. Ici la Direction de la Santé Publique d'Aetheris. »

La voix d'Arise Vance était profonde, d'une clarté obscure. C'était la voix d'une bienveillance bureaucratique, l'écho de la raison logistique. Sur les écrans de propagande de la ruelle, son image apparut : impeccablement rasé, les cheveux argentés brillant sous la lumière chaude de son bureau pressurisé, à des kilomètres au-dessus de la crasse.

« Une instabilité physiologique a été détectée, poursuit Vance. Des individus irresponsables tentent de rejeter la protection que l'Ancrage offre à notre espèce. Ils vous promettent une autonomie respiratoire qui n'est qu'une agonie. Le sevrage n'est pas une guérison, c'est un suicide biologique. Pour votre sécurité, j'ai ordonné le déploiement des agents de maintenance biologique. Toute zone suspectée de contamination par l'air pur sera mise sous cloche. »

Le message tourna en boucle, mais Elara écoutait déjà le dehors : le bruit des bottes magnétiques et le claquement sec des canisters de neutralisation. L'odeur changeait. Le mélange A-7 habituel était remplacé par un parfum de chlore et d'ozone.

— Elara... murmura Marek. Ils arrivent... ils vont nous remettre dans les tuyaux...

Un coup sourd retentit contre la porte. Un scanner de densité.

— Unité de Maintenance 4, ouvrez ! ordonna une voix déformée. Signature gazeuse anormale détectée. Ouvrez sous peine de vaporisation immédiate.

Elara saisit la valve principale de l'atelier, une roue de fonte qui n'avait pas tourné depuis des décennies. Elle y mit tout son poids. À l'instant où la porte vola en éclats sous l'effet du gaz cryogénique, elle tira le levier de décharge. Un rugissement sourd emplit l'espace. Un flux massif de gaz vicié, refoulé des conduits, s'engouffra dans la

pièce. L'onde de choc projeta les agents en arrière, mais le Poumon Alchimique, incapable de supporter le différentiel de pression, se fissura.

Le quartz éclata. De l'oxygène pur s'échappa.

L'air devint électriquement clair. Marek se cambra, le dos formant un arc parfait, ses yeux écarquillés sur une vision d'enfer. Elara n'attendit pas. Elle s'engouffra dans l'œsophage de fer de la cité, une conduite d'évacuation où les graisses industrielles s'étaient figées en stalactites noires. Elle rampa, ses épaules frottant contre l'acier vibrant, tandis qu'au-dessus d'elle, les turbines résonnaient comme un cœur étranger.

Elle atteignit le Nœud de Ventilation 42, une cathédrale de pistons distribuant le souffle à trois quartiers. L'air y circulait avec une force cyclonique. Elle s'accrocha à une passerelle surplombant le gouffre des pales en mouvement. Dans sa paume, le dernier fragment de quartz irradiait une vibration moléculaire.

Elle arracha son masque de protection. L'impact fut immédiat. L'air extérieur entra dans sa gorge comme de la lave. Ses sinus semblèrent se dilater jusqu'à la rupture. Elle grogna, ses doigts nus se posant sur le panneau brûlant de la turbine. Elle fit jouer le levier de dérivation, ses muscles criant sous la contrainte, et enfonça le cristal dans le cœur battant du ventilateur.

Le contact produisit une note pure qui suspendit le temps. Sous l'effet de la rotation frénétique, le quartz s'éroda, libérant des molécules d'oxygène qui s'accrochaient aux particules de A-7. La brume bleutée vira au blanc argenté. Une odeur oubliée se propagea : celle de la pluie sur la pierre chaude.

Sur son moniteur, Aris Vance vit une onde de choc chromatique balayer le secteur. Les capteurs viraient au vert, couleur de l'alerte critique.

— Elle a purifié le flux, murmura son adjoint.

Vance se leva, les mains croisées derrière le dos.

— Ce n'est pas une purification, Marcus. C'est une éviscération. Elle vient de condamner des milliers de gens à la douleur du réveil. Déclenchez le protocole d'asphyxie contrôlée. Coupez l'alimentation. Que le silence se fasse.

Le vent mourut. Les turbines ralentirent. L'obscurité lourde remplaça la lueur argentée. Le silence qui suivit était celui de la tombe. Mais dans cet air qui s'arrêtait, il restait une trace. Elara, affalée sur la passerelle, voyait déjà les ouvriers, là-bas, relever la tête. Elle imaginait leurs yeux s'écarquiller, leur peur se transformer en une curiosité douloureuse.

En bas, dans la Rue des Soupapes, le spectacle était une vision d'enfer. Sans le flux, l'air stagnait. Les gens sortaient des habitacles, rampant, cherchant un reste de mélange A-7. Mais au milieu des suffocations, les premiers cris de sevrage montèrent. Ce n'étaient plus des plaintes d'esclaves, mais des appels sauvages.

Vance envoya ses forces lourdes pour sceller l'hérésie. Les agents progressaient, leurs visières reflétant la clarté terrifiante d'une humanité qui se réveillait dans l'agonie. Elara se redressa avec une lenteur de vieille femme. Ses poumons sifflaient, mais son sang n'était plus bleuté ; il battait d'un rouge écarlate.

Elle regarda vers le haut, vers les dômes où l'élite pensait être en sécurité. Ils ne savaient pas encore que la pureté était contagieuse. La guerre pour l'atmosphère ne se jouait plus sur les cadrans de Vance, mais dans la moelle des opprimés.

Elara fit un pas dans la brume argentée. Elle ne cherchait plus à réparer les machines d'Aetheris. Elle attendait que le monde brûle de son premier vrai souffle.

Chapitre 9

Le Dôme de Verre

La valve de décompression de l'écluse 4-G cracha un dernier jet de vapeur huileuse avant de s'immobiliser dans un gémissement métallique. Elara resta figée, le front appuyé contre la paroi suintante du conduit, attendant que le silence reprenne ses droits. Dans l'obscurité poisseuse, seul subsistait le rythme irritant de son propre respirateur : un choc diaphragmatique qui faisait vibrer sa mâchoire à chaque expiration.

Elle vérifia le manomètre à son poignet. L'aiguille oscillait dans la zone orange. Le Mélange A-7 qu'elle aspirait ici, dans les entrailles du Dôme, possédait une pureté agressive. Pour une fille des Bas-Débits, cette richesse atmosphérique était une insulte de soie jetée à ses poumons de poussière. Ses alvéoles, bridées par l'Ancrage, se crispaient sous l'afflux de cette substance trop parfaite.

— Pour Mia, murmura-t-elle.

Elle se glissa hors du conduit, ses bottes ne produisant qu'un frottement étouffé sur la grille en polymère. Elle pénétrait dans le Secteur de Verre. Ici, l'architecture n'était plus une survie, mais un triomphe. Des arches de silice s'élançaient vers un plafond perdu dans une brume artificielle d'un bleu azur. La lumière ne grésillait pas ; elle coulait, ambrée, émanant des murs. Une odeur de jasmin s'infiltra malgré ses filtres. Aetheris ne vendait pas seulement la vie, la corporation injectait l'illusion du paradis dans chaque inspiration.

Elara s'élança dans un couloir latéral, fuyant un groupe de résidents drapés dans des soies techniques. Leurs visages lisses ignoraient l'hypoxie. Ils ne portaient pas de

masques ; leur air était un nectar breveté. Elle finit par atteindre le laboratoire de stockage. Son décodeur bricolé força l'interface. Un déclic sourd retentit. La porte coulisssa, révélant des étagères remplies de cartouches chromées.

Elle repéra les caissons marqués TH-4. Ces stabilisateurs chimiques étaient le pont vers la liberté, l'unique remède capable de calmer la révolte de l'Ancrage lors du sevrage. Alors qu'elle saisissait la première fiole, une voix calme figea le sang dans ses veines.

— Le mélange que vous respirez coûte plus cher que votre vie entière, Elara.

Aris Vance se tenait à l'autre bout de la pièce. Son costume sombre absorbait la lumière bleue du laboratoire. Ses yeux d'acier ne trahissaient aucune colère.

— Vous ne devriez pas être ici, continua Vance. Votre métabolisme n'est pas calibré pour cette pureté. L'acidose vous guette.

Elara serra son tournevis plat, les muscles tendus.

— Vous nous vendez notre propre souffle, cracha-t-elle. Vous avez transformé nos corps en propriétés privées.

Vance eut un rire déshydraté.

— Vous appelez cela voler ? Je n'y vois qu'un transfert de maintenance. Prenez-les. Je ne vous en empêcherai pas.

Elara resta interdite.

— Pourquoi ?

— Parce que je veux que vous soyez le témoin de votre propre échec. Le TH-4 n'est qu'un pansement sur une amputation. En les sevrant, vous les tuez plus cruellement que n'importe quelle coupure de gaz. Soyez leur messie de douleur, Elara. Choisissez la torture de la vérité.

Il s'écarta, lui laissant le passage. Elara fourra les cartouches dans son sac, ses gestes brutaux. Elle ne quitta pas Vance des yeux. L'odeur de son parfum — papier ancien et pluie — l'asphyxiait. Elle courut.

Elle traversa l'Atrium des Murmures, ignorant les silhouettes opulentes qui flottaient dans leur extase programmée. Arrivée devant la grande verrière surplombant la cité, elle s'arrêta. Elle ne fuyait plus. Elle posa une charge thermique sur le joint d'étanchéité.

L'explosion ne fut pas un fracas, mais un soupir immense. Le verre se fissa en une toile d'araignée géante avant de céder. La différence de pression aspira l'air purifié tandis que le brouillard toxique des Bas-Débits s'engouffrait dans la brèche. Le paradis de jasmin se consuma instantanément.

Elara plongea dans le conduit de retour, le choc du changement de pression lui déchirant les tympans. La chute fut une glissade de métal strié jusqu'à l'obscurité familière. Elle atterrit dans un amas de filtres usagés, au cœur de son atelier.

— Mia ?

La petite silhouette s'agita dans l'ombre. Mia luttait pour chaque bouffée à travers un masque saturé. Elara s'agenouilla, ses mains noires de graisse ouvrant le sac. Les cartouches de TH-4 luisaient d'un bleu électrique.

— Ça va faire mal ? demanda Mia.

— Oui. Comme si tes poumons se retournaient. Mais après, tu ne mendieras plus jamais ton souffle.

Elara inséra la cartouche dans le respirateur de fortune. Elle pressa le commutateur. Le sifflement changea de fréquence, devenant strident. Dans les tubulures, le gaz jaune fut balayé par une onde cristalline.

Le changement frappa comme un coup de fouet. Mia se cambra, ses pupilles se rétractant. Un cri mourut dans son masque. Ses mains griffèrent le vide. De la buée rouge commença à tapisser la visière.

— Respire ! hurla Elara en la maintenant de force. Laisse-le entrer !

L'oxygène pur attaquait les tissus modifiés. C'était une guerre moléculaire. Puis, soudain, les spasmes s'apaisèrent. Mia prit une inspiration longue, calme, totale. Elle ouvrit les yeux. Ils étaient lavés de toute souillure.

— C'est froid, murmura l'enfant. Ça sent le vide. C'est magnifique.

Elara serra sa sœur contre elle. Elle regarda les milliers de tuyaux qui couraient au plafond, ces veines noires d'Aetheris. Elle n'était plus une mécanicienne. Elle était un virus.

— On ne peut pas rester, dit Elara. Vance va verrouiller le secteur. Il va nous étouffer pour sauver son dôme.

Elle saisit son chalumeau. Un choc lourd ébranla la porte de l'atelier. Les Nettoyeurs. Leurs respirateurs vrombissaient. Elara éteignit la lumière. L'obscurité devint un manteau.

— Ils croient qu'on a besoin d'eux pour survivre, chuchota-t-elle en guidant Mia vers

une grille de ventilation. Ils ne savent pas qu'on a appris à s'en passer.

Elles s'enfoncèrent dans les entrailles de la ville. Le Dôme pleurait ses larmes de cristal sur un monde qui réapprenait la douleur. Le sevrage commençait, et il serait un ouragan.

Chapitre 10

Trahison Chimique

Le silence n’existait pas. Seul régnait un bourdonnement pernicieux — une fréquence basse, logée dans la pulpe des dents, dans la moelle des os. C’était le chant des ventilateurs géants, les poumons d’acier d’Aetheris brasant le Mélange A-7. Dans l’ombre suintante du Secteur 4, là où les conduits de décharge pissent des hydrocarbures tièdes sur le béton lépreux, Elara travaillait.

Ses doigts, noirs de cambouis, manipulaient des pièces d’horlogerie avec une précision de neurochirurgien. Sous la lueur d’une lampe à acétylène, le Poumon Alchimique vibrait. Ce prototype volé, blasphème de cuivre et de membranes organiques, émettait un sifflement doux. Un râle de bête. Dans la cave, sept masques respiratoires répondaient en écho.

Miri dormait sur des sacs de jute. Son masque était vieux. La valve de décompression cliquetait à chaque expiration, un ongle frappant sur du verre. Chaque bruit rappelait l’échéance des crédits-air. Le stock était vide. Sans conversion d’oxygène, Miri s’éteindrait avant dimanche. Le Mélange A-7 n’était plus une nourriture, c’était une laisse que la Corporation raccourcissait.

— Ça brûle, Elara...

Kael était prostré contre le mur. Ses mains tremblaient, un spasme rythmique agitant son corps décharné. Il tentait le Sevrage. Depuis trois jours, Elara injectait de l’oxygène purifié, filtré par le prototype. Elle tentait de rééduquer des alvéoles génétiquement modifiées. Le résultat était une agonie. Pour lui, l’oxygène n’était pas la vie ; c’était un acide oxydant ses poumons de l’intérieur.

— La saturation se stabilise, mentit Elara sans lever les yeux.

— L'air normal est une ingestion de rasoirs chauffés à blanc. Je sens mes bronches se recroqueviller. Je veux juste une pression de A-7. S'il te plaît.

Elara posa sa pince. Ses yeux, injectés de sang par les vapeurs, se fixèrent sur lui. La sueur de Kael était grise, chargée de toxines que son corps ne savait plus évacuer. La colonisation biologique d'Aetheris transformait la respiration en une prière permanente envers la Corporation.

— Le A-7 est une prison, Kael. Tu veux mourir en homme ou vivre en filtre à gaz ?

Kael ne répondit pas. Son regard fuyant se posa sur le transpondeur. Il serrait un boîtier chromé dans sa paume gauche, un objet marqué du double "A" stylisé. Un injecteur de détresse.

Le vrombissement des ventilateurs changea de ton. La fréquence monta en un sifflement aigu, vrillant les tympans.

— Le débit chute, lâcha Jonas près de la porte. L'aiguille du manomètre tombait vers la zone rouge. Ils coupent l'air du bloc.

Elara sentit une décharge d'adrénaline glacée. Elle fixa Kael. Il ne tremblait plus. Une expression de soulagement abjecte déformait son visage.

— Qu'as-tu fait ?

— Ils m'ont promis le "Bleu", Elara. Le Mélange A-7 pur. Sans recyclage. Respirer sans douleur.

L'explosion fut un éclatement pneumatique. La porte blindée fut projetée vers l'intérieur, arrachée par une charge de surpression. Un brouillard jaunâtre s'engouffra dans la pièce.

— Masques !

C'était inutile. Le "Trahison Chimique". Un composé déstabilisateur réagissant avec le A-7 systémique. L'effet fut immédiat. Les rebelles s'effondrèrent, les mains à la gorge. Leurs masques aspiraient le gaz jaune, concentrant le poison. Ils convulsaient. Leurs corps programmés essayaient d'extraire désespérément de l'air d'une atmosphère saturée de mort.

Elara, au système partiellement nettoyé par le prototype, ressentit une effervescence atroce dans ses bronches. Elle attrapa Miri, plaqua un chiffon salin sur son visage et la tira sous l'établi.

Des silhouettes massives apparurent. Les Pacificateurs. Armures pressurisées d'un blanc clinique. Casques dépourvus de traits. Une fente lumineuse d'un bleu électrique. Ils marchaient avec la certitude des prédateurs. Le sifflement de leurs systèmes haut de gamme insultait le rôle des mourants.

Kael se leva, les bras tendus.

— Je vous ai appelés ! Donnez-moi le Bleu !

Un officier s'arrêta. D'un mouvement fluide, il sortit un cylindre scellé. Kael s'en empara, l'appuyant contre son masque. Sifflement de gaz pur. Kael ferma les yeux. Extase absolue.

Puis ses yeux s'écarquillèrent. Un crépitement de bois sec émana de sa poitrine. Kael fut, pendant un battement de cœur, une église de lumière bleue avant que la chimie ne

le transforme en four crématoire. La dose était de l'oxygène enrichi à 95 %. Combustion instantanée des alvéoles. Kael s'effondra, ses poumons transformés en cendres en l'espace d'un souffle.

L'officier tourna sa tête sans visage vers le Poumon Alchimique.

— Sujet Alpha détecté. Prototype localisé. Éliminez les contaminants.

Elara serra Miri. Sa main tâtonna, cherchant un démonte-pneu modifié. Le gaz se dissipait. Jonas était au sol, du sang perlant des oreilles. L'officier avança. Il voyait un virus. Une anomalie dans le dessein d'Aris Vance.

— Vous propagez un déséquilibre, Elara, dit l'officier, sa voix filtrée par des processeurs inhumains. Vous offrez la liberté à des gens qui ne marchent plus sans béquilles. Vous les brisez.

Elara se redressa. Elle saisit une fiole de phosphore blanc.

— La douleur est un meilleur professeur que votre esclavage. On va vous apprendre à avoir peur du feu.

Elle brisa la fiole. Flamme aveuglante. Le phosphore consommait l'oxygène et le gaz instable. Les Pacificateurs reculèrent, alertes de température hurlantes. Elara arracha le Poumon Alchimique à ses connexions dans un jet d'étincelles. Elle le sangla.

— Accroche-toi, Miri.

— Par où ?

Elara fixa le conduit de ventilation principal. Le chemin du A-7 pur. Le plus toxique. Le seul où ils ne regarderaient pas. Elle s'élança vers l'échelle.

Un tir de plasma. L'acier pleure des larmes de feu. Elara bascule. Le vide, l'huile, l'odeur de l'ozone. Plus de pensée, juste le poids de Miri et le râle de la machine. Elle monta, portée par une colère plus pure que tout l'oxygène du monde. Le métal était brûlant. Les émanations saturaient ses sens. Agonie motrice.

Elle atteignit une corniche. Cinquante mètres de vide. Au bout, une silhouette mince. Aris Vance. Il ne portait pas de masque. Ses poumons, modifiés par les traitements du Haut-Flux, toléraient des gradients de pression mortels. Il respirait la mort comme un parfum.

— Elara, vous êtes fatiguée. Le Poumon Alchimique est un parasite qui vous ronge. Donnez-le-moi, et je sauverai la petite.

— Vous ne sauvez rien, Vance. Vous gérez des stocks. Vous avez transformé nos corps en contrats de licence.

— La nature nous a condamnés, Elara. J'ai rédigé les conditions de notre survie. L'oxygène pur est une nostalgie suicidaire.

Vance fit un pas. Les gardes levèrent leurs fusils.

— Regardez-la. Elle ne veut pas être libre. Elle veut respirer.

Miri avait les lèvres bleues. Le Poumon Alchimique s'arrêta dans un gémissement. Le silence. L'air ambiant s'infiltrait. L'hyperventilation menaçait.

— Alors, Elara ? Le prix de l'oxygène est trop élevé. Payez votre dette.

Elara fixa la valve de secours. Celle qui libérerait une décharge concentrée de catalyseur. Une déflagration au contact des gaz du secteur.

— Vous voulez votre machine ? Venez la chercher dans les flammes.

Elle tourna la valve. Sifflement strident. Jet de gaz blanc. Scintillement de l'atmosphère. Réaction chimique instantanée. Elle ferma les yeux et bascula dans le vide.

La chute fut une agression de la gravité. Au-dessus, le ciel de métal devint lumière. Une détonation azur vaporisa les passerelles. L'air se révolta. Elara percuta une toile de câbles, un treillis de fibres qui ralentit leur course avant de les projeter sur un balcon de rouille.

Le silence fut rompu par son cœur. Un tambour de guerre.

— Miri...

Ses propres poumons étaient en état de siège. Hypoxie. Le sevrage brutale était une amputation sans anesthésie. Elle se redressa. Le Poumon Alchimique affichait une zone rouge. Elle n'avait plus de temps.

Un bourdonnement haché. Un Drone-Sangsue. Son projecteur balaya la plateforme, identifiant la signature moléculaire de l'oxygène. Elara poussa Miri vers une trappe de maintenance.

— Vas-y !

Elle resta. Elle saisit une clé à impulsion. Le drone s'avança. Elle lança l'outil sur une valve de surpression corrodée. Hurlement de vapeur. Un jet à haute température percuta la machine. Circuits court-circuités. Le drone sombra dans le vide.

Elara s'engouffra dans la trappe, glissant dans la graisse noire. Elle rejoignit Miri dans

une salle de contrôle abandonnée. Elle arracha son masque. Elle toussa, un goût de fer dans la bouche. Ses mains tremblaient.

— Pourquoi ça brûle autant ? murmura Miri.

— Parce que tu redeviens normale. Et la normalité est une agonie.

Des pas lourds. Un traînement de pieds. Un Oublié apparut, la peau couleur rouille, des lunettes de soudeur fixées au visage. Il tenait une lance thermique.

— Vous êtes ceux qui ont fait sauter l'Échangeur ?

— On a juste essayé de respirer.

L'homme eut un rire qui finit en toux noire.

— Vance dit qu'une peste se propage. La "Peste de l'Air Pur". C'est vous, le virus ?

Elara regarda le prototype.

— Si la liberté est une maladie, alors oui, on est la contagion.

L'homme désigna les profondeurs.

— Venez. Les Bas-Débits ont toujours aimé les épidémies.

Elara ramassa la machine. Le poids de l'avenir. Elle ne se sentait plus comme une pièce cassée. Elle était le grain de sable.

— Viens, Miri. On a un monde à contaminer.

Elles s'enfoncèrent dans les ténèbres. L'oxygène dans ses veines était une promesse de douleur. Une lutte biologique de chaque instant. Elara sentit la puissance brute du métabolisme retrouvé. Elle sourit derrière ses dents ensanglantées.

Le feu ne faisait que commencer. Elle n'était plus la proie. Elle était l'incendie. Dans les tréfonds de l'enfer industriel, l'homme venait de redécouvrir le poison qui l'avait fait naître. La vie.

Chapitre 11

La Fuite des Alvéoles

L'obscurité dans le conduit n'était pas un vide, c'était une matière. Une mélasse de suie, de lubrifiant vaporisé et de chaleur résiduelle qui collait à la peau comme une seconde membrane. Elara sentait le métal vibrer contre ses côtes, le pouls de la machine-monde d'Aetheris battant loin sous ses pieds. Chaque centimètre gagné dans ce boyau de tôle était une insulte à ses muscles. Derrière elle, le râle de Milla n'était plus un son humain ; c'était un sifflement de valve mal ajustée.

— Respire, Milla. Un, deux... Un, deux...

La voix d'Elara sortait de son masque avec une distorsion métallique. Elle goûtait la foudre et la poussière de fer. La cartouche de filtration mourait. Pour Milla, le danger était inverse : le petit corps qu'elle tirait à bout de bras était le théâtre d'une insurrection biologique.

Le Sevrage.

Les poumons de la gamine ne filtraient plus ; ils se dévoraient. Modifiées par l'Ancrage génétique de la Corporation, les alvéoles se calcifiaient en l'absence de Mélange A-7. Elara voyait déjà les capillaires éclater dans les yeux de sa sœur sous la pression de la transition. Autour de sa bouche, la sueur se mêlait à une écume rosâtre.

Loin derrière, un fracas sourd. *Clac. Clac.* Les bottes magnétiques des Récupérateurs percutaient la paroi avec la régularité d'un métronome d'acier. Ils ne couraient pas. Ils possédaient l'air ; ils n'avaient qu'à attendre que les fugitives s'étouffent. Chaque inspiration était un vol, un crime de propriété intellectuelle.

— Ils arrivent, murmura Elara, les dents serrées.

Elle saisit la main moite de sa sœur. Ses ongles s'arrachaient sur les rivets saillants. Le conduit se rétrécissait, saturé par les émanations des turbines de refroidissement. Ici, le gaz synthétique flottait avec une pureté de quatre-vingt-dix-huit pour cent, une opulence réservée aux processeurs. Cette odeur de jasmin synthétique, le parfum signature de Vance, lui donnait la nausée.

— Elara... mes poumons... c'est comme du verre pilé...

Milla s'effondra. Son front heurta la tôle. Une quinte de toux si violente secoua son corps qu'un os craqua. Elle cracha une traînée de bile noire : les nanites de maintenance qui, privés de signal, se transformaient en poison.

— Regarde-moi, Milla ! Le sevrage n'est pas une mort, c'est une naissance. Ton corps a oublié comment nager. Apprends.

Elara sortit une fiole de liquide bleuté de sa sacoche. Un catalyseur clandestin, instable, une alchimie de mécanicienne.

— Bois.

Milla avala le liquide dans un spasme. Son corps se cambra. Ses pupilles se dilatèrent jusqu'à dévorer l'iris. Un cri étranglé mourut dans sa gorge.

— Respire ! Maintenant !

Un sifflement strident emplit le conduit. Les poumons de Milla s'ouvraient à une atmosphère non brevetée. Elle inspira une goulée d'air vicié, chargé de toxines, mais dépourvu de Mélange A-7. Son visage passa du pourpre au gris cendré. Une lueur de

vie revint.

— Sujets localisés. Autorisation de neutralisation par hypoxie, tonna une voix modulée derrière elles.

Les parois gémirent. Les valves de sécurité d’Aetheris s’ouvrirent pour aspirer l’air de la section. Un vide artificiel. Elara sentit son tympan gauche craquer. Ses propres poumons, encore partiellement ancrés, furent cisailés par des barbelés incandescents.

— Milla, saute !

Elles débouchèrent dans une cathédrale de turbines, une forêt de pistons vertigineux. Elara poussa sa sœur vers le conduit de décharge des condensats juste au moment où un drone Lynx plongeait vers elles. Ses optiques rouges scannèrent l’anomalie : de l’oxygène consommé sans marqueur radioactif.

— Propriété d’Aetheris, hurla le drone.

— Allez vous faire foutre, cracha Elara.

Elle saisit une clé à chocs et percuta le levier de sécurité d’une valve de dépressurisation. Le métal hurla. Dans un craquement de fin du monde, la valve céda. Le vortex de pression aspira le drone, qui explosa contre une pale en titane. Emportées par le flux, Elara et Milla basculèrent par-dessus la rambarde.

La chute fut une éternité de seconde. Le noir. Le vent. Puis l’impact.

Elles s’écrasèrent dans une fosse de maintenance, sur des montagnes de mousse synthétique imbibées de produits chimiques. Elara roula sur le côté, cherchant son souffle. Autour d’elles, les Fondations : là où les machines mouraient, là où l’air

n'était qu'un poison stagnant.

Un gémissement. Milla se redressait parmi les débris industriels. Dans le silence de cette tombe mécanique, un bruit nouveau s'éleva. Un battement brut, organique. Pas le sifflement d'un masque, pas le cliquetis d'un régulateur. Le son d'un poumon de chair qui se battait.

— On a réussi... murmura Elara, les yeux brûlants de suie. Tu respirez l'air libre. C'est un air de décharge, mais c'est le nôtre. Ils ne peuvent plus l'éteindre.

Milla posa sa main sur la poitrine d'Elara. Ses yeux brillaient d'une clarté inhumaine, une lueur bleutée issue de la réaction chimique du catalyseur.

— Ça fait mal, Elara. Ça brûle d'être libre.

— C'est ça, le secret. La liberté est une brûlure. Mais c'est nous qui tenons l'allumette.

En haut, les trappes de maintenance grincèrent. Des faisceaux de lumière froide commencèrent à balayer les déchets. Les Récupérateurs descendaient. Elara éteignit sa lampe. Elle n'avait plus besoin de voir ; elle sentait désormais le courant d'air, le mouvement des gaz. Elle était devenue une partie de l'écosystème.

Elle n'était plus une mécanicienne. Elle était un vecteur de contagion. Si les Bas-Débits comprenaient que le sevrage était possible, l'empire de Vance s'effondrerait par simple inspiration.

— Reste près de moi, Milla. Apprends à écouter ton souffle. C'est lui qui nous guidera.

Elles s'enfoncèrent dans les galeries de service, deux ombres fragiles portant en elles

la seule chose que la technologie ne pouvait simuler : la vie sauvage. Chaque mouvement de diaphragme était un acte de sabotage. La fuite des alvéoles s'achevait, mais la guerre pour le droit à l'air commençait. Dans la puanteur des égouts industriels, Elara se sentit, pour la première fois, violemment vivante.

Chapitre 12

Guerre Sanitaire

Le silence ne régnait jamais dans les Bas-Débits ; il pesait, matière épaisse et vibrante, rythmée par le martèlement hydraulique des compresseurs d'Aetheris. Ce jour-là, la cadence cahotait. Le cœur de la ville s'emballait dans une arythmie finale. Tapie dans l'ombre d'un collecteur, Elara pressait son dos contre le métal qui transpirait. Sous ses doigts, la mousse bioluminescente, d'ordinaire d'un vert apaisant, virait à un ambre fiévreux. L'air s'empoisonnait. La vibration des conduits lui confirmait l'horreur : le débit du Mélange A-7 chutait. Une strangulation programmée.

À travers l'oculaire rayé de son masque, elle scrutait la fosse de brume jaunâtre en contrebas. Les néons bleus d'Aetheris perçaient le smog, découpant l'ombre des Sentinelles sur les murs lépreux. La voix du Directeur Aris Vance s'éleva alors des diffuseurs d'aération, un murmure de velours chirurgical qui sembla s'insinuer jusque dans ses alvéoles.

— Citoyens, commença-t-il, le ton empreint d'une sollicitude glaciale. La stabilité de notre espèce exige une mise à jour de votre protocole de bien-être. Certains ont choisi de rejeter l'Ancrage pour l'oxygène pur, ce poison archaïque. En vertu du Protocole de Préservation, nous activons une maintenance nécessaire de votre environnement. Nous ne vous punissons pas ; nous protégeons l'intégrité de votre souffle.

Elara ferma les yeux, prisonnière de l'incendie qui lui tenait lieu de cage thoracique. Le Sevrage. Ce n'était pas une libération, mais une écorchure continue. À chaque inspiration, l'oxygène pur tailladait sa trachée, transformant ses poumons en une architecture de corail rigide et tranchante. Elle ne respirait plus ; elle s'armait.

Dans la rue, une silhouette tituba. Un homme, les mains soudées à sa gorge, cherchait une pureté absente. Privé de l'agent stabilisateur A-7, son corps entraînait en peroxydation foudroyante. Ses tissus s'auto-enflammaient. Une Sentinelle pivota, son scanner virant au rouge. Un sifflement sec projeta un carreau de glace carbonique en pleine poitrine du fuyard. Le corps s'effondra, instantanément figé dans une gangue de givre chimique. Une simple mesure de sanitisation.

— On bouge, souffla Elara.

Elle entraîna Kael et la jeune Lena vers la Zone Morte. Ils rampèrent dans des boyaux de métal hurlant où l'odeur de rouille le disputait à celle de l'ozone. Le manque de gaz breveté rendait leurs muscles léthargiques, mais l'esprit d'Elara n'avait jamais été aussi lucide. Le brouillard mental des sédatifs d'Aetheris s'était dissipé, révélant la cité pour ce qu'elle était : une décharge à ciel ouvert.

Ils atteignirent le sas de la Zone Morte, un purgatoire de béton où le Poumon Alchimique trônait comme un autel technologique. La machine extrayait l'oxygène des oxydes environnants, mais la pièce était saturée d'une chaleur étouffante. Soudain, un craquement sinistre retentit : les collecteurs supérieurs, surchargés, commençaient à céder. Ce n'était plus une traque, mais un effondrement environnemental.

— La structure ne tiendra pas, gronda Kael, sa peau grisâtre luisant de sueur.

— On plonge dans les cuves de décantation, ordonna Elara. La densité de la boue chimique masquera notre chaleur.

Ils se glissèrent dans la mélasse noire, une soupe visqueuse de résidus industriels. Le froid fut une morsure. Elara maintenait le module central du Poumon au-dessus de la surface. Au-dessus d'eux, les scanners des drones balayèrent la cuve. La lumière verte

frôla le visage d'Elara, mais la signature thermique du groupe restait noyée dans la fange.

Une fois de l'autre côté, ils s'enfoncèrent vers le Point Zéro, là où les veines géothermiques de l'ancienne terre pulsaient encore. Elara s'arrêta devant un pilier de béton séculaire. Elle retira son masque. Ses poumons protestèrent, une brûlure latente, mais elle ne s'effondra pas. Ses cellules apprenaient à mordre dans cet air sauvage.

— Vance croit que nous sommes des erreurs biologiques, dit-elle en posant sa main sur la roche vibrante. Il croit que sans son brevet, nous cessons d'exister.

Elle regarda ses compagnons, spectres de boue et de détermination. Le Poumon Alchimique cliquettait, une horloge marquant la fin d'un monde.

— Nous ne sommes pas des victimes, conclut-elle. Nous sommes une épidémie de liberté.

Elle inspira une bouffée d'air âcre, ignora la douleur, et sourit. La guerre pour l'oxygène ne faisait que commencer, et elle comptait bien la propager jusqu'au dernier sommet de la Tour Aetheris. Elle était un virus, et elle avait enfin appris à mordre.

Chapitre 13

Le Secret du Mélange

L'obscurité n'était pas une absence de lumière, mais une croûte de suie qui colonisait les pores. Dans les entrailles du Secteur 4, la pénombre avait une épaisseur huileuse, une texture qui s'accrochait aux parois de métal brossé. Elara, la colonne vertébrale courbée sur son établi, effleurait les touches tactiles d'un terminal dépareillé. Ici, le son était une agression continue, une texture sonore qui s'ajoutait à la poisse des murs : le gémissement des turbines, le sifflement des conduites, et ce métronome de la survie, le *shhh-ponk* régulier de son respirateur dorsal.

Le mélange A-7 s'écoulait dans ses bronches avec une douceur artificielle, laissant un arrière-goût de cuivre et de menthol rance. Derrière un rideau de plastique jauni, sa sœur Miri luttait contre le sommeil, sa respiration produisant un sifflement de sifflet bouché. C'était pour ce sifflement qu'Elara était devenue une voleuse de données.

Ses mains ne tremblaient plus alors qu'elle isolait la séquence protéique gamma-742. Elle ne voyait plus les stabilisateurs décrits dans les manuels de la Corporation, mais la vérité nue : le « Greffon X ». Ce n'était pas une adaptation génétique ; c'était une obsolescence programmée. Le catalyseur, présent dans chaque dose de gaz, ne stabilisait pas les alvéoles ; il les reprogrammait pour qu'elles perdent leur capacité à s'auto-réparer.

On ne leur avait pas volé l'air ; on leur avait volé la capacité de le recevoir. Aetheris avait transformé le métabolisme humain en un abonnement dont la résiliation était la mort.

— Ils ne nous sauvent pas, murmura-t-elle, les yeux fixés sur les graphiques de

dégradation. Ils nous consomment.

La peur s'évapora, laissant place à une lucidité minérale. Elle accéda au protocole Élysée, confirmant que l'élite des Hauts-Flux respirait un gaz pur, dépourvu du Greffon X. Mais la formule du sevrage qu'elle y découvrit la fit frémir. La liberté avait un prix : une agonie cellulaire, une phase de déshydratation extrême où les tissus se déchiraient avant de se reconstruire.

Un choc lourd résonna contre la porte blindée. Les Purificateurs.

Elara arracha le disque de données et le glissa dans son treillis. Elle réveilla Miri, dont le visage n'était plus qu'une surface pâle veinée de bleu, et l'entraîna vers les conduits de maintenance. La fuite fut une course contre l'asphyxie, un passage étroit saturé d'ozone et de graisse.

Elles débouchèrent dans la salle des machines, une cathédrale de rouille dominée par une passerelle de verre. Aris Vance les y attendait, silhouette svelte drapée dans une soie synthétique qui semblait repousser la suie. Il n'avait pas de masque ; un champ de force personnel maintenait autour de lui une bulle d'air invisible.

— La douleur est un gaspillage d'énergie, Elara, dit-il d'une voix dont la douceur était plus effrayante qu'une menace. Le chaos de l'air libre est une brûlure inutile. Pourquoi offrir aux gens le droit de mourir en hurlant alors que je leur offre le rythme ?

— Vous ne leur offrez pas le rythme, Vance. Vous leur offrez une laisse.

Vance fit un geste, et ses hommes se déployèrent. C'est alors que Miri, puisant dans un reste de force insoupçonné, se dégagea de l'étreinte de sa sœur. Elle ne se contenta pas de fuir. Elle rampa vers le levier de dérivation de la turbine principale, celui que sa sœur lui avait montré lors de leurs longues journées de bricolage. D'un coup sec, elle brisa le sceau de sécurité.

Le système de ventilation s'inversa dans un hurlement de métal. Elara connecta la cartouche de sevrage qu'elle avait synthétisée au port d'injection. Le gaz ambré fut aspiré, vaporisé, et projeté dans les artères de la méga-structure.

Soudain, l'atmosphère changea. Une cascade d'air descendit des réservoirs de secours. Un air qui sentait le vide. L'oxygène pur, sans arôme, sans additif, heurta les poumons des esclaves du Secteur 4.

Vance recula, son champ de force vacillant sous la pression de cette pureté brute. Autour d'eux, les ouvriers s'écroulaient, se tordant de douleur alors que leurs poumons entamaient leur brutale métamorphose. Le cri de Miri se perdit dans le vacarme des turbines, mais ses yeux restèrent fixés sur Elara, brillants d'une résolution nouvelle.

Le sevrage était commencé. C'était une insurrection métabolique que nul fusil ne pouvait arrêter. Sous les débris du dôme qui commençait à se fissurer sous la surpression, Elara regarda ses mains : pour la première fois, ses veines n'étaient plus bleues de poison, mais rouges d'une douleur qu'elle possédait enfin.

Chapitre 14

L'Appel du Vide

Le silence dans la cachette du Secteur 4-B n'était jamais total. Il se composait d'une sédimentation de bruits mécaniques : le hululement lointain des turbines de décompression, le goutte-à-goutte acide d'une canalisation percée et ce chuintement omniprésent des valves s'ouvrant au rythme des poitrines oppressées. Dans une buée jaunâtre, Elara fixait le plan holographique de l'Usine de Mélange Centrale. La lumière bleutée sculptait les cernes de son visage, creusant ses joues comme si l'angoisse rongerait sa chair de l'intérieur. Ses doigts, tachés de graisse indélébile, tremblaient légèrement sur la zone du Cœur Moléculaire. C'était là que résidait le dieu d'Aetheris : une architecture de titane où le gaz brut était purifié, enrichi, puis baptisé Mélange A-7. La laisse moléculaire de l'humanité.

— Si on coupe ici, murmura Kael, sa voix n'étant qu'un râle filtré par son masque, on provoque un reflux massif. La pression chutera en trois minutes. Puis le vide.

Elara ne répondit pas. Elle sentait le poids du réservoir de secours dans son dos, masse métallique rappelant sa propre dépendance. Elle pensa à Mia, dont les poumons n'étaient plus qu'un réseau de cicatrices.

— Ce n'est pas un sabotage, Kael, dit-elle enfin, sa voix blanche dénuée d'emphase. C'est une exécution de masse. On va plonger des millions de gens dans le manque. Mes alvéoles se sont transformées en verre brisé lors de mon premier essai. Chaque molécule d'oxygène pur était une aiguille incandescente.

Elle se tourna vers les sept Respirants réunis autour de la table. Des ombres décharnées aux veines noirâtres. Ils étaient les premiers mutants d'un monde qui

refusait de naître.

— Ils meurent déjà, Elara, cracha Kael. Ils achètent leur prochain souffle au prix de leur dignité. Vance a breveté notre métabolisme. On ne répare pas un système conçu pour nous dévorer. On le brise.

Elara ferma les yeux. Elle voyait le visage de Vance sur les écrans géants. « L’Ancre est votre bouclier », disait-il. Il avait rendu la vie naturelle impossible, transformant l'humanité en une possession corporatiste. Elle reporta son attention sur le plan. Le Pic d’Obsidienne dominait la mer de nuages toxiques, aiguille d'acier perforant le ciel jaune.

— On entrera par les collecteurs de condensats, commença-t-elle. C’est un labyrinthe de tubes. Si le mélange s’arrête, la température chutera.

— On a juste besoin d'atteindre les injecteurs, coupa Sora, dont les mains portaient des stigmates chimiques. Si on surcharge le flux avec ton réactif, on forcera l'Ancre à lâcher prise dans les poumons de tout le monde.

L’idée d’une chirurgie sans anesthésie pratiquée sur une espèce entière fit monter une nausée à la gorge d'Elara. Elle s’approcha de la fenêtre blindée. Dehors, la ville n’était qu'une forêt de cheminées crachant des fumées opaques. L'air empestait l'ozone et cette vanille artificielle qu'Aetheris ajoutait pour masquer le soufre. L'odeur d'une cage dorée.

— On part pour rendre à l'homme son droit à l'agonie, dit-elle d'une voix ferme. Vance nous a enlevé la douleur pour nous donner la servitude. On va leur rendre les deux.

Elle s’écarta du groupe pour rejoindre Mia. La petite fille de huit ans avait le visage translucide. Le ronronnement du concentrateur maintenait le monde à l'endroit. Elara

caressa les cheveux fins de sa sœur, évitant le tube de silicone inséré dans sa trachée.

— Pardon, murmura-t-elle. Je vais te faire tellement mal, Mia. Mais quand tu te réveilleras, tu sentiras enfin l'air qui n'appartient à personne.

Elle se releva, le visage dur comme le métal. Elle ramassa sa lourde clé de serrage et la glissa à sa ceinture. Dans la salle principale, l'hologramme du Pic tournait toujours, château d'air pour un monde asphyxié. Elle ajusta son masque, goûtant une dernière fois le métal du gaz breveté.

— On y va, dit-elle. Ouvrez les vannes.

La porte s'ouvrit sur les bas-fonds. Ils s'y enfoncèrent, silhouettes fantomatiques disparaissant dans la soupe toxique. Dans les conduits du Pic d'Obsidienne, l'obscurité s'était faite huileuse. Elle pesait sur les épaules, saturée d'une poussière abrasive qui narguait les filtres. Elara sentait le froid mordre ses paumes. Chaque pas sur la grille résonnait comme un glas étouffé. Elara la mécanicienne, celle qui bricolait la survie avec du rebut et de l'adhésif, était restée à la porte. Ici, elle n'était qu'un court-circuit dans la perfection du système.

Ils arrivèrent au bord d'une immense cuve. En dessous, un lac de produits chimiques bouillonnait, lueur de cauchemar. Elara s'engagea sur la passerelle oxydée. Un sifflement strident déchira le silence.

— À couvert ! hurla Kael.

Un jet de vapeur balaya l'espace. Elara se plaqua contre la paroi brûlante, luttant contre l'hypoxie qui brouillait sa vue. Quand le sifflement cessa, l'un des hommes avait disparu dans le vide de la cuve. Un clapotis sourd.

— On continue, lâcha Kael.

Le décor changea pour l'acier brossé. Les ventilateurs géants tournaient avec un vrombissement de turbine. Elara s'arrêta devant un panneau biométrique. Ses doigts bougeaient avec une précision chirurgicale. Un clic métallique retentit. La porte révéla la Cathédrale de l'Air. Des milliers de cylindres de verre étaient alignés comme les piliers d'un temple impie. À l'intérieur, un liquide bleuté capturait les gaz pour les transformer en ce sang bleu qu'était l'A-7.

— C'est une prison, dit Elara.

Elle s'approcha de la console centrale. L'air ici était frais, parfumé à l'eucalyptus — le luxe des Hauts-Flux. Elle sortit la fiole du Catalyseur 0.

— Une fois la vanne ouverte, dit-elle, nous déclencherons une pandémie de douleur.

Kael posa une main sur son épaule. Elara tapa les séquences d'amorçage. Soudain, un carillon mélodieux retentit.

— Détection d'intrusion, annonça une voix synthétique.

— Ils arrivent, dit Kael en dégainant.

Un tir de plasma pulvérisa la rambarde. Les gardes de la Corporation firent irruption, insectes blindés dans leurs armures blanches. Kael et les autres ouvrirent le feu. La Cathédrale se transforma en champ de bataille. Elara frappa la touche finale. Sur l'écran, une barre de progression apparut.

— C'est lancé !

Kael reculait, échangeant des tirs avec les anticorps du système. Les haut-parleurs crachèrent une voix calme. Aris Vance observait ses propres mains, dont les veines

restaient sagement enfouies sous la soie, tandis qu'Elara voyait les siennes se transformer en racines carbonisées sous l'effet de l'oxygène qui fuyait déjà des vannes. Vance lissa son revers de veste, indifférent au chaos qui rongait les turbines.

— Vous apportez l'asphyxie, Elara, dit-il avec une lassitude esthétique. Regardez vos amis. Vous transformez le monde en hôpital de campagne sans médecin.

— On devrait avoir le droit de choisir comment on respire ! répondit-elle. Même si ça nous tue !

Un fracas secoua la plateforme. La console bascula. Elara s'agrippa au panneau. 98%. Elle sentit l'air changer. Le goût métallique disparut, remplacé par une brûlure froide. Le Catalyseur 0 saturait le flux. Partout dans l'usine, les valves crachaient la pureté. Elara s'effondra, agrippant sa gorge. Les nanocapteurs de l'Ancrage dans ses poumons réagissaient comme des fils de fer barbelés électrocutés.

Vance s'approcha d'elle, marchant parmi les corps de ses gardes. Il ne portait pas de masque et ne tremblait pas.

— L'humanité est une espèce malade, murmura-t-il. J'ai simplement fourni le médicament. Vous avez libéré le venin. Vos nerfs envoient des signaux de détresse parce qu'ils sont incapables de traiter cette surcharge.

— La douleur est à nous, articula-t-elle dans un goût de cuivre. Elle ne vous appartient plus.

Vance se détourna vers l'issue de secours.

— Vous allez mourir dans cette pureté. Et dans les décombres, nous reviendrons. Le monde ne peut pas supporter la liberté.

Elara resta seule. Elle sentit ses poumons s'immobiliser. La douleur devint un rythme de fond accepté. Elle n'était plus une mécanicienne, mais la machine cassée produisant enfin quelque chose de vrai. Elle inspira une dernière fois. Un goût de sang, puis le vide.

Dans l'ombre d'une turbine, le jeune Jace s'agita. Ses poumons, habitués par le sevrage clandestin, luttèrent. Il sentit un arc électrique dans ses nerfs, un spasme violent, puis le goût du fer s'estompa. Il ouvrit les yeux sur un azur vertical qui déchirait le plafond de la mégalopole. Le smog s'effondrait en boue bitumineuse. Le ciel n'était plus une légende, mais un gouffre insondable. Jace se leva, ses jambes tremblantes de nouveau-né, et fit un pas vers cette lumière crue qui ne demandait plus de permission pour exister.

Chapitre 15

Le Sanctuaire de Fer

Le Sanctuaire de Fer ne portait pas son nom par dévotion, mais par nécessité. C'était une ancienne usine de retraitement des boues barométriques, enterrée si profondément sous la croûte de la Zone Bas-Débit que les scanners thermiques d'Aetheris ne percevaient que le battement tellurique des vieilles turbines. Ici, l'air n'était pas un don ; c'était une conquête.

Les lampes à incandescence grésillaient, rongant à peine l'obscurité. Dans ce demi-jour orangé, Elara ne regardait pas ses soldats. Elle écoutait leur agonie : un chœur erratique de poitrines en quête de rythme. Ce n'était plus le sifflement fluide des valves Aetheris, ce tempo synthétique qui cadenassait l'humanité dans une tranquillité chimique. C'était un staccato de soufflets que l'on tord. On les appelait les « Poumons Brûlés ». Chaque insurgé dans cette nef avait traversé le Sevrage, expulsant le Mélange A-7 de son système pour le remplacer par cette substance archaïque et corrosive : l'oxygène.

— Encore une valve qui fuit, Elara, grimaça Mael en s'approchant.

Le visage de son second n'était plus qu'un réseau de cicatrices, une cartographie de cuir gravée par une explosion de gaz. Il tenait son masque à la main, un assemblage de filtres à charbon et de membranes organiques. Sous sa peau translucide, ses veines battaient d'un rouge trop vif, presque insultant pour la grisaille ambiante.

— Le bloc C, précisa-t-il. On perd de la pression. Si on descend sous les deux bars, les nouveaux s'étoufferont avant d'avoir fini de muter.

— La tuyauterie est fatiguée, répondit Elara d'un ton sec. On va devoir resserrer les brides.

Elle ajusta son Poumon Alchimique. La boîte de cuivre et de verre fixée à sa hanche lui injectait une chaleur constante contre les côtes, purifiant l'atmosphère toxique au prix d'une brûlure à chaque inspiration. Elle se dirigea vers le bloc défectueux, ses bottes résonnant sur la grille métallique. Partout, les résistants affûtaient des pics de mineurs ou vérifiaient l'étanchéité de leurs joints. Dans ce monde, le métal était plus fiable que la chair.

Elle s'arrêta devant trois recrues en pleine « Crise de Fer ». Leurs mains tremblaient sur des cartouches filtrantes. L'un d'eux leva des yeux injectés de sang.

— Ça va s'arrêter ? demanda le garçon d'une voix étranglée.

— Non, répondit Elara sans ralentir. On apprend juste à construire sa maison à l'intérieur de la douleur. C'est le tarif, petit. Si tu veux respirer sans l'autorisation de Vance, accepte que ton corps te déteste.

Elle atteignit la valve défectueuse qui crachait un jet de vapeur sifflant. D'un geste précis, elle fit jouer sa clé à molette pour écraser l'écrou de compression. L'effort fit grimper la température dans ses canules chirurgicales.

— Vance sait que nous sommes ici, dit une voix derrière elle.

C'était Karys, une ancienne analyste d'Aetheris. Elle fixait une tablette aux données instables.

— Il a lancé le programme « Souffle Court ». Ils augmentent les traceurs dans le mélange urbain. Si un seul porteur de Poumon Alchimique s'approche de la surface, les capteurs le repéreront comme une anomalie thermique. Un virus dans leur système

propre.

Elara serra les dents. Pour Vance, le monde était une plomberie. L'humanité, un débit. Et elle ? Elle était le grain de limaille qui allait gripper la pompe. Les rouages de la cité étaient déjà grippés par le sang des Bas-Débits ; il suffisait de porter le coup de grâce.

— Qu'il nous cherche, dit-elle. On ne monte pas pour manifester. On monte pour tout couper.

— C'est un suicide, Elara. Si on atteint les injecteurs de l'Usine Centrale, des millions de gens tomberont en quelques minutes.

Elara se rapprocha, la buée de son respirateur brouillant le visage de l'analyste.

— Ils ne mourront pas. Ils commenceront leur sevrage. On ne sauve pas les gens, Karys. On leur rend leur agonie. C'est la seule chose qui leur appartienne encore.

Elle se détourna. Le Sanctuaire vibra soudain d'un hurlement aigu. Les ventilateurs changeaient de tonalité. C'était le signal. Elara monta sur une plateforme surplombant la nef. Des centaines de visages marqués par la modification génétique se tournèrent vers elle. Dans le silence, on n'entendait plus que le cliquetis des valves de sécurité.

— Aetheris vous a dit que vos poumons étaient des reliques, lança-t-elle, sa voix amplifiée par les parois de fer. Ils vous ont vendu la vie sous forme d'abonnement. Regardez vos voisins. Votre poitrine brûle, mais cette combustion est la preuve que vous n'êtes plus à eux. Vous n'êtes plus des unités de consommation. Vance appelle ça une infection. Moi, j'appelle ça un réveil.

Elle marqua une pause, le regard fixe.

— Dans trois heures, on ne demandera pas un meilleur tarif sur le gaz. On va leur arracher la main qui nous serre la gorge. Préparez vos masques. Si vous croisez un garde, ne gaspillez pas vos balles. Percez son respirateur. Laissez-le goûter à notre air.

Un murmure sourd monta de la foule, une vibration de bête blessée qui retrouve ses crocs. Elara redescendit les marches, ses genoux craquant sous l'effort. Elle ouvrit son coffret en acier brossé. À l'intérieur reposait le catalyseur atmosphérique. Si elle parvenait à l'introduire dans le processeur central, le Mélange A-7 se transformerait en oxygène pur instantanément dans tout le secteur. La liberté serait une déflagration de chair.

— Elara ?

C'était Lyra, la petite sœur de Mael. Ses yeux étaient trop grands pour son visage émacié.

— Est-ce que le ciel est bleu, là-haut ?

Elara s'agenouilla, sentant son unité de filtrage osciller dans la zone rouge.

— Je ne sais pas si c'est bleu, Lyra. On dit que c'est une couleur qui fait mal aux yeux. Mais là-bas, le ciel n'appartient à personne. Il est juste là.

Elle saisit sa clé à molette et l'accrocha à sa ceinture. L'adrénaline se mêlait à l'oxygène dans ses veines. Ce n'était plus une révolution, c'était une exhalation. La première véritable inspiration de l'humanité depuis un siècle.

— Mael ! Ouvre les vannes de la conduite principale. On sort par les égouts industriels. On monte.

Les lourdes portes de fer commencèrent à grincer sur leurs gonds rouillés. L'obscurité

du tunnel les attendait, mais Elara ne craignait plus l'étouffement. Elle fit le premier pas. Derrière elle, le bruit des bottes devint un roulement de tonnerre. Les Poumons Brûlés se mettaient en marche. Dans l'air saturé de rouille, l'odeur du fer n'était plus celle des machines. C'était celle du sang nécessaire pour que l'air, enfin, redevienne gratuit.

Chapitre 16

L'Ascension du Piston

L'obscurité n'était pas une absence de lumière, mais une mélasse de suie s'agglutinant aux parois comme une peau gangrenée. Le battement de l'Usine Centrale frappa Elara avant qu'elle ne l'entende. La vibration monta de ses talons jusqu'à la racine de ses dents, une onde sourde qui fit trembler ses os. C'était le pouls d'Aetheris.

Elle était tapie contre une conduite de décharge du Secteur 4. Autour d'elle, le silence n'existait pas, remplacé par une symphonie de pistons hydrauliques et de turbines en surchauffe. Le Piston, immense arbre de métal, s'élançait vers les strates supérieures pour distribuer la sève chimique de la cité. Elara ajusta son masque. La buée floutait sa vision en un spectre de gris et de jaunes soufrés. Ses doigts, engourdis par le froid des tubulures de refroidissement, tâtonnèrent la valve de son régulateur. Le cadran indiquait un niveau critique. Les crédits-air s'évaporaient. Chaque seconde était un retrait bancaire sur sa propre survie.

« Kael ? » chuchota-t-elle.

La réponse ne fut qu'un grésillement statique. Elara se sentit minuscule, une bactérie tentant de remonter l'artère d'un géant d'acier. Devant elle, le Piston se dressait, une colonne de cuivre parcourue de frettes qui pulsaient au rythme des injections. Elle fit un pas. Le sol grillagé vibrait au-dessus d'un gouffre de ténèbres d'où montaient des relents de graisse brûlée et l'odeur sucrée du gaz breveté. Ses alvéoles, génétiquement modifiées pour réclamer ce poison, se contractaient avec une impatience inconfortable. On ne respirait pas chez Aetheris. On louait sa vie à la seconde.

Elara commença l'ascension. L'échelle de service, couverte de lubrifiant noir, rendait chaque prise précaire. À chaque barreau, elle luttait contre un vertige lancinant. Dans son sac, le Poumon Alchimique pesait comme une promesse de torture. Elle l'avait testé ; elle savait que le Sevrage brûlait les tissus. Pourtant, c'était le prix de la déconnexion.

Elle s'arrêta à mi-hauteur, le souffle court. Un drone de surveillance glissa le long d'un rail magnétique dans un bourdonnement aigu. Son rayon rouge lécha la paroi à quelques centimètres de ses doigts. Elara se figea, le cœur battant contre ses côtes comme un oiseau en cage. Elle n'était qu'une tache d'ombre parmi les résidus de carbone. Le drone s'éloigna, son faisceau se perdant dans les profondeurs du puits.

Elle reprit sa progression dans les entrailles de l'ogre. Les passerelles devenaient plus étroites, les tubulures plus chaudes. À la plateforme du niveau 14, elle consulta son plan. Encore dix paliers avant la Chambre de Mixage Primaire. C'était là qu'elle devait instiller le virus chimique pour neutraliser les agents de dépendance du gaz.

Un choc métallique régulier monta d'en bas. Quelqu'un grimpait sans se cacher. Elara se glissa derrière un collecteur de vapeur, la main sur son outil multifonction. Une silhouette massive apparut : un Garde-Flux. Ces colosses étaient les chiens de garde de Vance, des automates dont l'armure pressurisée grognait à chaque mouvement. Le garde s'arrêta, son scanner auditif balayant la zone. Il ne parla pas. Le simple sifflement de ses servos scella l'oppression. Elara était piégée entre le vide et le monstre d'acier.

Le garde leva son bras, une arme à air comprimé intégrée à l'avant-bras. Il savait qu'elle était là. À cet instant, les ventilateurs géants ralentirent dans un sifflement de turbines mourantes, créant un vide acoustique absolu. Le dé clic de l'arme résonna. Elara plongea, s'accrochant à une conduite de dérivation, et frappa de toutes ses forces la valve du conduit de refroidissement. Un jet de fréon jaillit sous une pression de cent bars, se transformant en un nuage de givre bleuté. Le garde, surpris, lâcha un

tir qui s'écrasa sur le métal.

Le froid mordit sa peau, mais Elara ne chercha pas à combattre. Elle connaissait la géométrie de cet enfer. Elle se laissa glisser, les mains brûlées par le gel. Elle atteignit l'échelle supérieure alors que le nouveau cycle de l'Usine démarrait avec une puissance décuplée. L'onde de choc de gaz pur la poussa vers le haut. Elle franchit les derniers barreaux et se rétablit au niveau 15, haletante. Son régulateur d'air émit une alarme stridente. Cinq minutes.

Elle s'enfonça dans le labyrinthe de vapeur. La Chambre de Mixage se devinait enfin. Des réservoirs sphériques contenaient assez de Mélange pour étouffer une ville. Elara était au point de passage obligé : la Gorge. Sa vision se brouilla. Le manque de Mélange-7 provoquait un effondrement synaptique. Elle n'était plus qu'un poumon propre dans un monde en train de brûler.

Elle atteignit la console centrale du Cœur de Mélange. Elle inséra le tube de catalyseur bleu dans l'injecteur manuel. Il fallait tourner la manivelle. Une fois. Deux fois. Le métal était grippé. À chaque tour, elle sentait le liquide s'infiltrer dans le circuit haute pression. Des décharges d'impulsion grillèrent l'air autour d'elle, envoyées par une sentinelle sur la passerelle supérieure. Elara donna le dernier tour de manivelle.

Un gargouillis profond résonna dans le Cœur. Le bleu phosphorescent fut aspiré. L'alerte de contamination biologique de niveau 5 hurla. Le système de purification s'enclencha, libérant une brume épaisse. Mais ce n'était plus le Mélange-7 habituel. Elara arracha son masque.

L'oxygène pur s'engouffra dans ses poumons avec la brutalité d'un conquérant. La douleur fut immédiate et totale, une lame de rasoir glissant le long de sa trachée. Ses alvéoles se révoltèrent contre cette pureté brutale. Elle s'effondra, griffant le métal. Pourtant, à travers l'agonie, une clarté mentale terrifiante s'installa.

L'oxygène, ce puissant comburant, ne se contenta pas de libérer les poitrines. Dans cette usine saturée de graisses industrielles et de poussières de carbone, il devint un détonateur. L'air devint électrique. Les combinaisons synthétiques des gardes commencèrent à fumer. Une étincelle statique jaillit d'une console.

L'explosion fut fulgurante. Le feu n'était pas rouge, mais d'un blanc bleuté, chirurgical. Il se propagea avec une vitesse surnaturelle, transformant l'usine en un four à induction. Les joints cédaient, les tubulures éclataient. Elara, étendue sur la grille, regarda les verrières voler en éclats. Pour la première fois, elle vit les étoiles à travers le vortex de flammes.

Elle n'était plus la mécanicienne, mais l'air lui-même. L'humanité venait de reprendre son premier souffle, une inspiration longue et déchirante. L'ascension était finie. La dévastation purificatrice pouvait commencer.

Chapitre 17

Face au Visionnaire

La structure hurlait. Une plainte d'acier qui remontait par les talons d'Elara pour vibrer jusque dans ses dents. Elle se tenait à l'épicentre du monde, au sommet de la Tour de Mélange Alpha-1, là où l'air cessait d'être une fatalité pour devenir une architecture de profit. Autour d'elle, les conduits massifs, peints d'un jaune industriel écaillé, pulsaient comme les artères d'un titan. Le rythme des valves de décharge cadencait ses propres battements de cœur, erratiques. Son respirateur émettait un sifflement aigu. Chaque inspiration lui coûtait un effort conscient, une lutte contre la sensation de noyade sèche.

En face d'elle, Aris Vance ne portait pas de masque. Dans ce sanctuaire pressurisé, l'élite d'Aetheris respirait un mélange enrichi de menthol, une insulte olfactive à la puanteur de soufre et de graisse qui collait à la peau d'Elara. Vance ne cillait pas. Son pouls, visible à la commissure de son cou, battait avec la régularité d'une horloge atomique. Son costume absorbait la lumière, imperméable à la suie comme à la pitié.

— La liberté est un luxe de l'ancien monde, Elara, commença-t-il sans se retourner. Ici, on ne choisit pas de respirer, on paye pour ne pas mourir. Sans moi, sans Aetheris, l'humanité n'est qu'un souvenir qui s'étouffe dans son propre vomi chimique.

Elara serra les poings, sentant le métal froid de sa clé à impulsion contre sa paume. La sueur brûlait ses yeux derrière sa visière rayée. Elle fit un pas, le bruit de ses bottes ferrées claquant lourdement sur la grille.

— Vous les avez domestiqués, Vance, cracha-t-elle. Sa voix était une texture de

papier de verre. Vous avez réécrit leur code pour que la liberté soit un poison. Ma sœur a huit ans. Elle travaille douze heures par jour juste pour ne pas voir ses alvéoles se consumer. Un troupeau en laisse chimique.

Vance se tourna enfin. Une lassitude paternelle marquait ses traits. Ses yeux scrutaient la structure moléculaire de l'air qui les séparait.

— L'oxygène pur est devenu un acide pour nous. C'est la Terre qui nous a rejetés. J'ai adapté l'homme au nouveau monde. Vouloir le Sevrage, c'est inviter le feu dans ses propres poumons. Vos partisans convulsent sur le sol, Elara. Leurs gènes ne reconnaissent plus l'air. Est-ce cela que vous voulez pour votre sœur ? Une agonie de quelques minutes sous un ciel bleu que vous ne verrez jamais ?

La gorge d'Elara se serra. L'image des « sevrés » des caves du Secteur 4 lui monta à l'esprit : les yeux exorbités, la buée sanglante recouvrant les masques.

— La douleur est le prix de la vérité, répondit-elle, le souffle court. Oui, ça brûle. Mais une fois l'Ancrage brisé, on ne vous appartient plus. On ne dépend plus de vos crédits-air. On redevient sauvages. C'est cela qui vous terrifie.

Vance eut un rire sec. Il s'approcha de la console de commande, une structure de verre dominant le flux de gaz pour des millions d'âmes en contrebas. Ses doigts survolèrent les interfaces holographiques.

— Le sauvage meurt vite, Elara. Je suis le chef d'orchestre de leur métabolisme. Si je baisse ce curseur de cinq pour cent, le Secteur 4 s'endort. Vous n'êtes pas une libératrice, vous êtes un virus. Vous introduisez l'instabilité dans un système parfait.

— Un équilibre de cimetière !

Elle s'élança. Vance ne bougea pas. Deux gardes d'élite émergèrent de l'ombre des

colonnes de ventilation, fusils à impulsion braqués sur sa poitrine. Elara s'arrêta, son indicateur de filtre passant au rouge clignotant. La pression dans la pièce était trop élevée pour son équipement de fortune. Ses tympanes lui faisaient mal. Chaque mot de Vance pesait des tonnes, écrasant sa cage thoracique.

— Nous avons transcendé la nature, poursuivit-il d'un ton rêveur. L'homme naturel était une erreur de conception. Là-bas, ils ont du travail, de la lumière, de l'air parfumé. Ils sont heureux de ce bonheur fonctionnel que seule une structure stricte peut offrir. Pourquoi vouloir leur arracher cela ? La nature est un cadavre en décomposition. Pourquoi s'y enchaîner ?

Elara sentit une quinte de toux monter. Un goût métallique de sang envahit sa bouche. Elle arracha son masque d'une main tremblante, révélant son visage émacié marqué par le silicone. L'air de la salle la frappa violemment. C'était trop pur, trop dense. Ses poumons réagirent par un spasme de douleur atroce.

— Parce que... commença-t-elle, la voix brisée. Parce que le bonheur ne vaut rien s'il n'est pas un choix.

Elle cracha au sol, une tache sombre sur le polymère immaculé de la tour.

— Vous les saturez de gaz pour qu'ils oublient qu'ils sont des esclaves. Vous avez peur de la douleur, Vance. Mais la douleur nous rappelle qu'on est en vie. Qu'on n'est pas des machines que vous pouvez régler.

Vance l'observa avec une curiosité clinique. Il vit les tremblements de ses membres, la lueur de défi dans ses pupilles dilatées.

— Votre corps vous trahit. Il réclame son Mélange. Vous êtes un anachronisme vivant. Je vais vous montrer la véritable libération. Le projet Atmo-Sync. D'ici demain, nous allons unifier l'atmosphère. Une seule norme génétique. Tout le monde

sera égal dans la dépendance absolue.

Elara sentit un froid plus glacial que les gaz extérieurs l'envahir. Une prison planétaire sans murs. Elle jeta un regard vers la console centrale. La clé à impulsion dans sa main lui parut dérisoire, puis elle se souvint d'une plante verte poussant dans une bouteille d'air pur.

— Vous n'avez pas encore gagné.

Elle ne chercha pas à atteindre Vance. Elle pivota et frappa la conduite principale de refroidissement, une jonction de titane soumise à une pression thermique critique. L'impact ne fut pas un simple choc, mais une déflagration de forces physiques. La clé déchargea son énergie cinétique directement dans le raccord. Un son de déchirement fêta l'air.

Une gerbe de liquide cryogénique jaillit, une brume blanche qui envahit instantanément l'espace. La tour entière se mit à gémir, un râle de titan blessé. Dans les conduits, le mélange A-7 commença à fluctuer, son sifflement devenant convulsif. Vance fut projeté en arrière par le souffle, sa tunique de soie s'imprégnant de givre.

L'alarme changea de ton. Une voix synthétique annonça l'injection d'oxygène de secours. Vance se releva avec difficulté, une traînée de sang s'écoulant de son nez. Ses yeux n'étaient plus ceux d'un dieu.

— Vous avez condamné tout le monde, Elara. Sans le mélange stabilisé, ils vont étouffer.

— Non, Vance. Regardez les cadrans.

La pression dans les bidonvilles ne tombait pas. Elle augmentait, mais la composition changeait. En sabotant le refroidissement, Elara forçait le système à puiser dans les

réserves atmosphériques brutes de l'élite.

— Je ne les étouffe pas. Je leur donne leur première dose. Ce sera atroce. Leurs poumons seront en feu. Mais s'ils survivent à la brûlure, ils n'auront plus besoin de vous.

Le visage de Vance se décomposa. Une première explosion secoua le sommet de la tour. Une flamme bleutée lécha le plafond. Le mélange altéré avait rencontré l'étincelle des circuits en surcharge. L'incendie ne serait pas à l'extérieur. Il dévorait déjà le cœur du système.

Elara tomba à genoux. Elle n'était plus une mécanicienne. Elle n'était plus qu'une fonction de l'air. Une valve qui s'ouvre. L'oxygène sauvage, agressif, s'engouffrait dans la pièce. C'était une torture. C'était un brasier intérieur. Elle ferma les yeux, se laissant bercer par le rugissement des flammes. Elle n'était plus une rebelle, mais la première d'une nouvelle espèce qui venait de briser le flacon pour voir si elle savait nager dans l'océan.

Au loin, le premier cri monta de la ville. Ce n'était pas un râle de peur, mais un appel d'air long et puissant, poussé par des milliers de poumons découvrant leur fonction. L'Ancrage était rompu. Elara laissa sa tête basculer en arrière contre le métal brûlant. Elle prit une dernière inspiration. Elle fut totale. Elle sentit ses alvéoles se déchirer, le feu envahir son sang, et dans cet instant de destruction, elle connut une paix que Vance n'avait jamais pu acheter.

Chapitre 18

L'Ultime Valve

La vapeur d'azote léchait le titane de la Salle des Matrices. Dans ce sanctuaire de métal, le silence était proscrit, remplacé par une ruche de fréquences cybernétiques où chaque sifflement de soupape battait la mesure d'une agonie industrielle. Elara se tenait au centre de la passerelle grillagée, suspendue au-dessus des mélangeurs primaires. Sous ses pieds, les turbines de l'Usine Centrale ronronnaient, un grondement sourd qui lui remontait le long de la colonne vertébrale.

L'image de Mia, sa petite sœur au thorax siffleur comme un vieux soufflet de forge, s'imposa à elle. Ce n'était plus un souvenir, c'était le métronome de son acte.

Elara n'avait plus rien d'une mécanicienne. Ses mains, autrefois tachées de graisse, étaient brûlées par le givre de l'oxygène liquide. Elle respirait par saccades, un rythme haché qui trahissait l'érosion de ses filtres. Dans son masque, la buée perlant en gouttelettes chaudes sur ses lèvres gercées marquait chaque transaction : une dose de Mélange A-7 contre une seconde de vie, un crédit-air débité de son métabolisme asservi.

Face à elle, Aris Vance l'observait depuis le balcon pressurisé. Il ne portait pas de masque. Derrière le verre blindé, il baignait dans une atmosphère parfumée aux essences de cèdre synthétique. Son visage, lisse et cireux sous les néons, n'exprimait qu'une tristesse glaciale, celle d'un horloger devant un rouage défaillant.

— Elara, ta voix s'est perdue dans le bruit des machines, commença Vance, sa voix déshumanisée par le grain des haut-parleurs. Ce que tu appelles une prison est l'utérus de l'humanité. L'atmosphère extérieure est un acide. Sans l'Ancre, nous ne sommes

que de la viande qui brûle.

Elara posa sa main sur la commande manuelle, une roue de bronze massif dont le vernis avait été poli par des décennies de certitudes. Le métal était d'une froideur qui promettait la fin de tout.

— Ce n'est pas de l'héroïsme, Vance, cracha-t-elle. C'est de la comptabilité. On ne respire plus, on loue notre haleine.

— Le prix est nécessaire ! rugit Vance, sa patience s'effritant enfin. Si tu ouvres cet opercule, tu vas transformer chaque poumon de cette cité en une chambre de combustion. Tu provoques une agonie que personne ne pourra arrêter.

— On meurt déjà. On meurt de n'être plus que des filtres sur pattes.

Elle se souvint du bruit de papier froissé que faisait la poitrine des vieillards dans les bidonvilles quand le A-7 était trop dilué. La "Paix d'Aetheris" n'était qu'une sédation de l'espèce pour qu'elle accepte son propre remplacement.

Vance fit un pas vers la vitre, ses mains gantées se posant sur le rebord.

— Je peux annuler l'Ancre de ta sœur. Elle vivra dans le parfum des fleurs oubliées. La liberté n'est qu'un mot pour ceux qui n'ont plus rien à perdre. Elle, elle a tout à perdre.

Elara sentit une larme tracer un chemin de sel dans la sueur de son visage. Elle ferma les yeux, sentant le battement de son cœur luttant contre la chimie altérée de son sang. L'oxydation forcée qu'elle s'était imposée — cette lente réintroduction de micro-doses d'oxygène pur dans son système — l'avait laissée dans un état de délabrement permanent. Mais dans cet embrasement cellulaire, il y avait une lucidité que le gaz narcotique de la Corporation effaçait chez les autres.

— Ma sœur ne sait même plus ce que signifie le mot "air". Je préfère qu'elle apprenne à brûler plutôt qu'elle s'éteigne dans vos serres.

D'un mouvement brusque, elle enclencha le levier de déverrouillage. Un signal strident déchira l'espace. Les voyants passèrent au rouge sang.

— Surcharge détectée, annonça une voix synthétique. Injection d'oxygène pur. Risque de détonation moléculaire.

— C'est fait, Vance. La douleur a commencé.

La roue de pression résista, grippée par des années de dogme industriel. Elara y mit tout le poids de son corps, ses jointures craquant sous la tension. Chaque tour libérait un sifflement nouveau, plus aigu, plus menaçant. Dans les cuves, l'oxygène pur, intrus violent, attaquait les liaisons moléculaires du gaz de synthèse. Une guerre invisible se jouait à l'échelle de l'atome.

La température grimpa. L'air devint sec, chargé d'une électricité statique qui faisait se dresser les poils sur ses bras. Vance, derrière sa vitre, activait les protocoles de confinement d'urgence, mais ses mains tremblaient.

— Tu es un virus, Elara. Cette volonté de tout briser pour un instant de pureté... c'est ce qui a failli nous tuer il y a cent ans.

— Ce qui nous a failli nous tuer, Vance, c'est d'avoir préféré respirer de la merde chimique plutôt que d'affronter la tempête.

Un rugissement émana des entrailles de l'usine. Les conduites vibrèrent jusqu'à projeter leurs rivets comme des balles de fusil. Elara continuait de tourner, ses mains n'étant plus que des griffes ensanglantées. Puis, dans un geste de rupture finale, elle arracha son masque.

Le premier flux d'oxygène ne fut pas une libération, mais une mutation forcée. L'air entra dans ses poumons comme une lame d'alcalinité pure. Ses alvéoles, forcées de traiter ce gaz trop riche, s'enflammèrent. Une ivresse barométrique la submergea, mêlant une extase interdite à une agonie foudroyante. Elle cracha une gerbe écarlate qui vint tacher le titane, mais elle ne lâcha pas la roue de bronze.

— Regardez bien, Vance. Regardez comment le monde change quand on arrête de demander la permission de vivre.

Le premier mélangeur explosa. Ce ne fut pas une détonation, mais un déchirement de l'espace. Une onde de choc invisible projeta Elara contre le garde-fou. Un nuage de gaz iridescent s'échappa des entrailles de la machine, s'insinuant dans les conduits d'aération de la métropole. Le poison purificateur était en route.

Vance recula, horrifié. Il voyait sur ses écrans les courbes de pression s'envoler. La ville allait bientôt respirer, et elle allait hurler avant de découvrir ce que signifiait être libre.

— Ils vont suffoquer dans leur propre délivrance ! balbutia-t-il.

— Alors ils mourront comme des hommes, Vance. Pas comme vos produits.

Elle donna l'ultime impulsion. La roue se bloqua en position d'ouverture totale. Un dé clic métallique définitif résonna. Elara s'effondra à genoux, ses yeux fixés sur les lumières qui s'éteignaient. La conscience la quittait, mais c'était une dérive vers un néant qui ne sentait plus le gaz synthétique.

Elle se releva pourtant, portée par une adrénaline de fin du monde, et s'engouffra dans la cage d'escalier. Elle devait atteindre le Secteur 4.

L'air dans la tour Aetheris changeait. Les cadres des Hauts-Flux s'effondraient dans leurs bureaux, leurs poumons transformés en brasiers par l'oxygène qu'ils ne savaient plus métaboliser. Elara franchit les niveaux, ignorant la douleur de ses propres bronches. Elle atteignit enfin son atelier, une alcôve de ferraille nichée sous un échangeur.

Mia était là, recroquevillée sur son lit de camp. Le respirateur bricolé ne crachait plus que du vide. Elara se précipita, ses mains tremblantes déconnectant les tubulures usées. Elle sortit de sa sacoche le Poumon Alchimique, ce prototype capable de marier l'oxygène au sang sans provoquer l'incendie tissulaire. Elle inséra le connecteur dans le port d'accès au niveau de la gorge de sa sœur.

L'appareil vrombit. Un son organique. Les traits de Mia se détendirent. Sa respiration devint profonde, ample. Pour la première fois, elle ne luttait plus contre l'air. Elle l'accueillait.

— C'est... c'est froid, murmura la petite fille, ses yeux lavés de toute grisaille.

— C'est la vie, Mia. Elle est froide, et elle brûle. Mais elle t'appartient.

Elara s'effondra contre le lit. Elle n'avait plus de filtre pour elle-même, seulement cet air sauvage qui lui lacérait la gorge. Dehors, la pluie commença à tomber, une eau acide chargée des toxines du siècle passé, mais tombant dans un flux qui n'appartenait plus à personne.

L'ère de l'Ancre était terminée. L'humanité sortait de sa longue apnée. Elara ferma les yeux, laissant l'eau piquer ses joues. Elle n'était pas une sainte, juste la mécanicienne qui avait brisé la dernière vanne du monde. Elle respirait. Simplement. Terriblement. Chaque molécule d'air était désormais une lame, et l'humanité allait devoir apprendre à danser sur le fil du rasoir. La nuit de 2142 n'était plus noire, elle était d'un rouge sanglant, la couleur de la vie qui reprend ses droits par la grâce d'une

simple inspiration.

Chapitre 19

Le Grand Souffle

Le fracas ne fut pas seulement sonore ; il fut structurel, moléculaire, une déchirure dans la trame de la réalité respirable. Quand le cœur de l'Usine de Mélange Centrale céda sous les charges de thermite qu'Elara avait placées avec une précision de chirurgienne, le monde ne s'arrêta pas. Il se transmuta en un geyser de métal et de vapeur pressurisée.

L'onde de choc pulsa à travers les conduits de l'Ancrage, ces artères de fer irriguant la cité-ruche depuis un siècle. Dans les entrailles du Secteur Zéro, le silence qui suivit la détonation fut celui d'une espèce dont on vient de trancher le cordon ombilical. Puis, le sifflement commença. Un cri strident, celui de billions de litres de gaz A-7 s'échappant par les valves éventrées, laissant place au Grand Souffle. L'oxygène originel, prédateur moléculaire brutalement réintroduit par les ventilateurs de secours, envahit l'espace.

Projetée contre une paroi de béton, Elara sentit son masque de récupération pendre inutilement à sa joue. Elle aurait dû mourir. Ses poumons auraient dû se consumer, transformés en braises par le contact de l'élément pur. Mais le Sevrage — ces mois d'agonie clandestine, d'inhalations dosées de poison vital qu'elle s'était infligées dans l'ombre — portait son fruit. Elle ouvrit la bouche. Ses gencives saignaient. Chaque inspiration était une lame de rasoir descendant le long de sa trachée. L'oxygène n'était pas la caresse décrite dans les livres interdits ; c'était une brûlure froide réveillant des nerfs atrophiés.

— Respire... murmura-t-elle, sa voix lui parvenant comme un écho lointain. Respire.

Autour d'elle, le chaos était charnel. Les ouvriers de la maintenance, nés dans le jaune pisseux du gaz breveté, s'effondraient. Ils ne tombaient pas, ils se cabraient. On entendait le craquement sec des côtes sous la violence des contractions diaphragmatiques. Leurs poumons, programmés pour rejeter l'élément, entraient en guerre contre eux-mêmes. De la mousse sanglante jaillissait de leurs lèvres tandis qu'ils griffaient leur propre gorge pour arracher cet ennemi invisible.

Dans les dômes de cristal des Hauts-Flux, là où le luxe se mesurait à la pureté des parfums synthétiques, la panique était muette. Le Directeur Aris Vance, debout dans son bureau panoramique, ne bougea pas. Il regardait l'onde de choc chromatique se propager dans le ciel : l'ocre cédait la place à une transparence oubliée, révélant la nudité crue des structures industrielles.

Vance sentit le picotement dans ses narines. Sa modification génétique, la plus coûteuse, détectait l'intrus. Il posa une main sur son bureau en obsidienne. Ses doigts tremblaient. Il ne chercha pas à parler, ni à justifier son empire déchu. Il chercha d'un geste erratique l'inhalateur doré rangé dans son tiroir, mais ses poumons, chefs-d'œuvre de bio-ingénierie optimisés pour le contrôle, refusaient déjà l'anarchie de la nature. L'appareil cliqua dans le vide. Vance s'effondra lentement sur le tapis de soie, capitaine dérisoire d'un navire dont on venait de vider la mer. Son dernier luxe fut son silence.

À des kilomètres de là, dans les bidonvilles, Mina était prostrée au sol de leur réduit métallique. Son respirateur personnel s'était arrêté dans un dernier hoquet. Elle ne criait pas. Elle sentait son cœur battre un rythme de tambour, tentant d'expédier vers ses organes un sang saturé d'une énergie trop vive. Pourtant, au milieu de la douleur, une sensation étrange poignait. Une clarté mentale. L'A-7 n'était pas seulement un gaz vital ; c'était un sédatif lourd maintenant les Bas-Débits dans une léthargie grise. Sans lui, la réalité frappait avec une force de marteau-pilon. Les sons étaient tranchants. Les odeurs de rouille devenaient d'une précision insupportable.

Elara se releva avec une lenteur de spectre. Elle ne regardait plus ceux qui mouraient. Elle cherchait ceux qui, comme elle, avaient triché avec leur métabolisme. Ceux qui avaient troqué leurs crédits-air contre de l'oxygène de contrebande.

— Levez-vous ! hurla-t-elle, sa voix se déchirant. Ne luttez pas ! Laissez-le brûler !

Le rythme de la cité s'éteignait. On n'entendait plus que le sifflement du vrai vent s'engouffrant par les brèches. La brume perpétuelle se dissipait. La lumière des projecteurs devenait des lames révélant la crasse et la force brute de cette architecture de survie. C'était un paysage de guerre sanitaire. Certains se jetaient des passerelles, préférant une mort rapide à l'agonie oxygénée. D'autres restaient prostrés, les mains jointes.

Elara atteignit la rampe principale. Sa poitrine sifflait. Elle sentait le goût du fer dans sa gorge, signe que ses alvéoles saturaient. Elle voyait enfin le ciel. Ce n'était pas le bleu de la légende, mais un gris métallique, strié de nuages de soufre. C'était un ciel sans maître. Il n'y avait plus de brevet sur cet air-là.

— Regarde, Vance... hoqueta-t-elle vers la tour lointaine. Regarde ton bétail qui s'éveille. On ne t'appartient plus.

Soudain, un transporteur aérien de la milice, dont les turbines n'étaient plus calibrées pour cette atmosphère, obliqua brusquement. Son aile déchira un réservoir de secours. Une cascade de Mélange A-7 se déversa sur la foule. Pendant quelques secondes, ceux qui se trouvaient dessous cessèrent de se tordre. Ils inspirèrent avec une avidité de naufragés, leurs corps retrouvant une calme soumission. Mais le nuage fut balayé par l'onde thermique de l'incendie. Le retour à l'oxygène fut fatal. Leurs poumons explosèrent sous la pression de la réalité retrouvée.

Elara détourna les yeux. Elle se concentra sur sa respiration. Un. Deux. Le rythme de la forge. Elle devenait son propre soufflet. Elle sentait son sang bouillonner, une

hyper-présence confinant à la transe. C'était le paradoxe du Grand Souffle : en mourant à leur condition d'hybrides asservis, ils découvraient ce que signifiait être vivant. La douleur était la preuve de leur existence.

Elle vit une forme bouger près d'un pylône. Un rebelle de sa cellule. Il était à genoux, les yeux injectés de sang, mais il tenait bon. Il inspirait de grandes goulées, le visage tourné vers l'incendie. Leurs regards se croisèrent. Aucune joie, seulement une résolution farouche. La liberté n'était pas une fête ; c'était un champ de bataille où chaque seconde gagnée sur l'asphyxie était une victoire politique.

Le silence de l'usine laissa place aux bruits de la ville qui réapprenait à souffrir. Les cris s'unirent en une plainte collective, hurlement de nouveau-nés arrachés au confort fœtal de l'A-7. C'était le premier cri de l'humanité sauvage, redevenue poison pour elle-même, mais souveraine de son agonie.

Elara s'adossa à la balustrade. Ses forces l'abandonnaient, mais son esprit n'avait jamais été aussi lucide. La Peste de l'Air Pur allait se propager. La Corporation tenterait de colmater les brèches, de synthétiser des antidotes, de redonner de l'esclavage aux survivants. Mais pour l'instant, l'atmosphère appartenait à ceux qui avaient le courage de brûler de l'intérieur. Elle imagina Mina, espérant que la petite transformerait la douleur en souffle. La haine était un combustible efficace.

L'air sifflait entre ses dents. Le Grand Souffle continuait de balayer la mégapole, purgeant les consciences. Sous le ciel de fer de 2142, l'homme retrouvait son état sauvage : une créature qui lutte et qui, enfin, respire sans taxe. La première phase du sevrage planétaire commençait. Dans le noir industriel, la lumière des incendies dessinait les contours d'un monde où l'oxygène était devenu l'arme de destruction massive de la liberté.

L'air était enfin à elle.

Chapitre 20

L'Horizon de Soufre

Le silence qui s'était abattu sur le Secteur 4 n'était pas l'absence de bruit, mais la syncope d'un dieu de métal. Le vrombissement perpétuel des turbines s'était tu, laissant place à un sifflement de vapeur, une fuite gazeuse s'échappant des entrailles de la terre. Elara se tenait sur le rebord de la plateforme, là où le verre renforcé du dôme s'était fendu. À ses pieds, le métal strié vibrait encore, dernier spasme de la carcasse d'Aetheris.

À ses côtés, Milla était prostrée, ses mains agrippées au bastingage rouillé. Elle ne pleurait pas. Ses épaules tressautaient au rythme d'une respiration qui n'était plus qu'un combat, une lutte de chaque seconde contre la trahison de son sang.

— Regarde, Milla, murmura Elara, sa voix n'étant plus qu'un frottement de papier de verre. Regarde ce qu'ils nous ont caché.

Au-delà de la fracture, l'horizon de scories s'étirait à l'infini. Le ciel était d'un ocre livide, zébré de traînées de gaz lourds. Pourtant, à travers cette soupe toxique, une lumière perçait. Une clarté crue, impitoyable, qui insultait les lampes à sodium d'Ariss Vance.

L'air s'engouffra par la brèche. Loin des caresses de la poésie ancienne, ce fut une agression pure. L'oxygène s'invita dans leurs bronches avec la brutalité d'une lame chauffée à blanc. Un poison pur. Pour des poumons formatés par l'Ancre, pour des alvéoles qui n'avaient jamais connu que la viscosité sirupeuse du Mélange A-7, cette intrusion était une profanation.

Elara sentit la première bouffée mordre le fond de sa gorge. Ses poumons réagirent par une révolte immédiate. Son diaphragme se contracta, une crampe si brutale qu'elle manqua de la projeter au sol. C'était la promesse de Vance : la combustion interne. Elle imaginait ses alvéoles s'enflammer comme des grains de poudre. Chaque inspiration était une petite mort. Chaque expiration, un sursis.

Milla poussa un gémissement, portant la main à son masque dont le filtre pendait comme une mâchoire décrochée. Ses yeux cherchaient ceux de sa sœur.

— Ça brûle, Elara... Je sens le feu.

— Je sais. C'est le sevrage. Laisse-le nettoyer le Mélange. Brûler les chaînes.

Elara posa sa main sur la nuque de Milla. Elle sentait la sueur poisseuse chargée de résidus chimiques. Autour d'elles, le paysage urbain des Bas-Débits s'effondrait dans un silence de cathédrale. Les ventilateurs géants ralentissaient, leur rôle d'engrenages grippés s'éteignant enfin.

Elle se souvint du visage d'Aris Vance lorsqu'elle avait amorcé les charges. Le Directeur n'avait montré qu'une pitié dévastatrice. « Vous ne ramenez pas la liberté, Elara. Vous ramenez l'agonie. L'homme n'est plus fait pour ce monde. En brisant l'Ancrage, vous tuez vos semblables par idéalisme. Vous êtes le virus, et je suis le remède. »

Dans les rues en contrebas, les silhouettes titubantes sortaient des blocs. Des milliers d'hommes s'écroulaient, cherchant une dose de gaz disparue. L'usine centrale n'était plus qu'une carcasse. Elara vit les flammes bleues lécher les structures d'acier ; le gaz A-7 brûlait admirablement bien.

Un oiseau déguenillé, aux plumes huileuses, se posa sur un pylône. Il respirait cette soupe de soufre avec une indifférence magnifique.

— Regarde l'oiseau, Milla. Il survit. Nous aussi.

Le rythme de sa respiration devint haché. Inspiration : âpreté granulaire. Expiration : cendres. Son cœur, ce métronome affolé par l'oxygène, cognait contre ses côtes. Elle sentait le Poumon Alchimique — ce prototype qu'elle s'était greffé en secret — travailler à plein régime. Il ne filtrait pas l'air ; il le transformait, agissant comme un tampon entre la pureté létale et sa biologie modifiée. Une béquille forgée dans l'ombre.

Le soleil, disque pâle, perçait la couche de gaz. Pour la première fois, Elara vit une ombre. Une silhouette nette, découpée sur le métal. Elle avait une place dans l'univers.

— Le dôme est mort, Milla. Nous sommes dehors.

Elara se redressa, faisant craquer ses articulations. Chaque mouvement coûtait un effort surhumain. La pression chutait. Leurs oreilles bourdonnaient. C'était la décompression de toute une civilisation. Elle goûta la poussière sur ses doigts. Elle avait le goût de l'avenir : un mélange de cendre et d'espoir acide.

— On va apprendre à marcher sans laisse, répondit-elle aux yeux de sa sœur. On va descendre. On va trouver ceux qui ne sont pas morts. On va leur apprendre à respirer. Pas comme des esclaves, mais comme des prédateurs.

Milla se leva, ses jambes de porcelaine fissurée tremblantes. Elle s'appuya contre Elara. En bas, des cris montaient. Des noms hurlés dans la brume. La société d'Aetheris s'effaçait devant le désordre organique de la survie.

Elara sentit la brûlure initiale laisser place à une sécheresse glaciale, une fièvre qui consumait les dernières traces de l'Ancrage. Ses poumons s'adaptaient. C'était

l'évolution à coups de marteau.

— Viens. L'air n'appartient plus à personne, mais le sol nous appartient encore.

Elles quittèrent la plateforme. Chaque pas était une victoire. Derrière elles, l'horizon continuait de luire d'un orange terrifiant, marquant la fin de l'ère du gaz. Le silence mécanique était remplacé par le vent. Un vent qui venait de loin, des terres oubliées. Elara sentit une larme tracer un sillon de propreté sur sa joue encrassée : l'humidité de l'air sauvage condensée sur sa peau.

Le prix de l'oxygène était payé en sang, et la facture était enfin acquittée.

— Respire, Milla. C'est gratuit. Et c'est à nous.

Elles s'enfoncèrent dans l'ombre des couloirs de maintenance, accélérant le pas à travers les décombres du niveau 4-B. Plus de masques, plus de filtres. L'air était froid désormais, amer, vibrant d'une énergie que le Mélange n'avait jamais pu imiter.

La suite serait une guerre pour chaque bouffée. Mais Elara savait qu'elles avaient gagné. Elles avaient réapprivoisé l'agonie, et par là même, retrouvé leur âme. Elles marchèrent vers les terres hautes, là où le ciel s'ouvrait, laissant derrière elles la cloche de verre et ses mensonges pressurisés. Dans le silence de la zone morte, on n'entendait plus que cela : le son magnifique de deux poitrines qui refusaient de s'arrêter de battre.

FIN

Merci d'avoir lu "Le Prix de l'Oxygène"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)